

GASTON CHOQUET
LES AVENTURES DE COUCOU
AU PAYS DU SCALP GAMIN DE PARIS

La Ville morte



MIGNONNE BIBLIOTHÈQUE, 3, rue de Rocroy, Paris.

25340

LES AVENTURES D'UN GAMIN DE PARIS
AU PAYS DU SCALP

La Ville morte

PAR

GASTON CHOQUET



PARIS
PUBLICATIONS OFFENSTADT
(MAISON FRANÇAISE)
3, RUE DE ROCROY, 3

INTRODUCTION

Des aventures singulières ont conduit au Texas un jeune Parisien connu sous le nom de Coucou. Réduit en esclavage par un féroce planteur, don Rodriguez Sancha, il lui échappe, se lie d'amitié avec un Canadien, Thomas, est adopté par une tribu indienne, les Cœurs-de-Feu, sous le nom de l'Oiseau-Moqueur. Après une foule de péripéties, où il risque cent fois sa vie, et où Thomas trouve la mort, il devient le chef d'une troupe de Cœurs-de-Feu qui fait la guerre à de cruels et avides aventuriers qui prétendent la chasser de ses terres, et dont les membres sont coiffés d'un Bonnet-Noir, d'où leur nom. Au cours de ses multiples combats et randonnées, il recueille un brave savant égaré dans la Prairie, Vanderchop, mais celui-ci disparaît soudain, probablement enlevé.

La Ville morte

I

Le savant disparu.

Arroonah, le fidèle compagnon de notre Coucou, s'avança vers son ami, l'air sombre, et s'accroupit sur le sol, sans prononcer un mot. Coucou eut un geste d'impatience ; et, un peu fébrilement il demanda : « Eh bien, Arroonah ? — Mon frère l'Oiseau-Moqueur, demanda le jeune guerrier, sait-il ce qui se passe ? — Parlez vite, Arroonah, quand vous me l'aurez dit, je le saurai, répliqua Coucou, qu'avez-vous découvert ? — Les Cheyennes se sont emparés du blanc que nous avons emmené de San-Pedro et qui s'était imprudemment écarté du camp. Ils veulent le tuer, l'offrir en sacrifice au dieu qui doit les emmener dans la lune ; ils pensent que le sang de cette victime leur concilierà les bonnes grâces de ce dieu, de même que le sang des prisonniers, ou à défaut de prisonniers, des

génisses et des brebis immolées sur l'autel du Grand-Esprit, décide la divinité suprême à favoriser leurs entreprises. Ils l'ont choisi à cause de la couleur de sa peau qui est la même que celle du dieu. » Coucou restait bouche bée ; le pauvre et inoffensif naturaliste belge offert en holocauste au capitaine Carbougnat, cela lui paraissait au delà des limites du vraisemblable. Mais Arroonah donnait des détails, expliquait comment en se glissant dans l'ombre autour des feux où étaient groupés les principaux chefs des Cheyennes il avait appris leur traîtrise. Et il ajouta ce renseignement que Vanderchop, dûment ligoté et bâillonné, avait été transporté dans le temple où l'on gardait Carbougnat, lequel temple était abrité dans un bouquet d'arbres situé entre les deux camps, celui des Cheyennes et celui des Fils-de-la-Lune.

« Je vois ce que c'est, fit amèrement Coucou. Nous ne sommes que vingt-huit en tout, et c'est ce qui leur a donné le courage de nous braver ainsi ; et je comprends aussi le sens de la démarche de leurs Iroquois de chefs ; ils voulaient me demander de leur livrer mon blanc, et comme ils ont vu que je ne marcherais pas, ils ont passé outre... Mais ça ne va se passer comme ça ; en plus que ce serait

lâche d'abandonner ce bon bonhomme, si nous ne nous faisons pas respecter, nous sommes frits. Avisons... » La situation était rendue d'autant plus délicate que les Bonnets-Noirs étaient certainement, au dire d'Arroonah, entourés d'un étroit, bien qu'invisible, réseau de surveillance, et que leurs adversaires éventuels étaient bien vingt fois plus nombreux qu'eux. Une sortie en masse ne pouvait donc manquer d'être le signal d'un combat dont l'issue était plus que douteuse. « Arroonah, interrogea le Parisien, dites-moi si d'après les indications que vous avez recueillies, vous croyez pouvoir me guider jusqu'à la maison de campagne du père Carbougnat... autrement dit au temple élevé par ces sympathiques abrutis de Cheyennes et autres tourtes à la gloire du plus noble fils de l'Auvergne? — Je le crois, Oiseau-Moqueur. Mais il faudra de la prudence et de l'habileté. — De cela, nous en avons à revendre, donc, en route. »

Le Héron-qui-écoute fut appelé et reçut pour instructions de tenir tous les guerriers prêts à accourir dès qu'il entendrait une détonation, en passant sur le corps de quiconque voudrait les arrêter. Mais ils devaient bien se garder, jusque-là, de toute agitation propre à donner l'éveil.

Puis, guidés par Arroonah, Coucon et un jeune Cœur-de-Feu appelé Sarronta, que le sachem avait remarqué pour sa souplesse et son sang-froid, disparurent comme des ombres dans les buissons ; ils étaient armés seulement de leurs hachettes de guerre, de leurs couteaux et de leurs pistolets. Dans l'obscurité où se cachaient sans doute des sauvages prêts à les assaillir, cette marche rampante avait quelque chose de sinistre et d'impressionnant.

Le sol, bien que peu accidenté, était couvert de taillis qui favorisaient l'entreprise des trois hardis compagnons. Il était écrit pourtant que celle-ci ne réussirait pas ; en effet, Sarronta qui venait en tête, signala bientôt à voix basse, la présence de postes de deux ou trois hommes, très rapprochés les uns des autres, qui formaient un impénétrable rideau à distance du bosquet où était édifié le temple ; et sans doute, derrière y avait-il d'autres lignes de veilleurs. « Rien à faire, murmura froidement Coucou ; donner l'alarme à tous ces paroissiens en terre cuite, ce serait signer son billet d'entrée à Charenton, il faut trouver autre chose ». Il réfléchit, puis, silencieux comme au départ, tous retournèrent au camp où ils prirent un renfort de trois autres Cœurs-de-Feu, avec qui ils s'éloignèrent par le

même chemin. Ils se faufilent dans les herbes jusqu'à ce qu'ils s'estimassent lors de la vue et de l'ouïe des Cheyennes, puis, à pas rapides, décrivant un vaste arc de cercle, autour des campements indiens, ils s'enfoncèrent dans l'ombre des bois formant une verte ceinture à la plaine qui s'étendait au pied de la chaîne des collines. Où allaient-ils?

... Leur absence dura près de quatre heures, et quand ils regagnèrent leur camp, la nuit était plus qu'à moitié entamée. Seulement, partis six, ils ne revenaient que trois, Arroonah et deux autres Cœurs-de-Feu manquaient, et les couteaux de Sarronta et de son compagnon étaient teints de sang. Coucou se glissa près du Héron-qui-écoute, accroupi au pied d'un arbre, immobile comme une statue, mais éveillé. « Que mon frère, vaillant entre les vaillants et sage entre les sages, écoute mes paroles, lui dit-il tout bas. Se fiant à notre petit nombre, et pensant que leur prochain départ pour la lune les mettrait à l'abri de notre vengeance, les Cheyennes et les Fils-de-la-Lune ont violé les lois de l'hospitalité en s'emparant du blanc qui était avec nous. Mon frère n'est-il pas d'avis que, si nous laissons une pareille injure impunie, le bruit s'en répandra dans la Prairie, et que chacun se croira

en droit de se moquer des Bonnets-Noirs ? — Je le pense ainsi, Oiseau-Moqueur, Mais que pouvons-nous ? — Je sais. répliqua Coucou, où ils ont emprisonné ce blanc, et je le leur reprendrai. Que mon frère éveille sans bruit nos guerriers, et qu'ils préparent tout pour être en état de combattre à mon premier signal. Le Héron-qui-écoute connaît-il l'Étoile qui court la première dans le ciel (étoile du berger) ? — Oui. — Quand elle se sera cachée derrière les montagnes, il sera temps. J'ai dit. »

Dans le silence le plus absolu, en hommes rompus à la guerre de partisans, les Cœurs-de-Feu se munirent de leurs armes et se rapprochèrent de leurs chevaux ; ils ne pouvaient encore les harnacher, parce que les animaux, s'ebrouant, ne manqueraient pas d'attirer l'attention de l'adversaire, mais, l'instant arrivé, ce serait tôt fait. Pendant vingt minutes la tranquillité régna encore au camp, puis l'étoile disparut à l'horizon...

A cet instant précis, au sommet de la colline où se dressait la tour de bois par quoi les naïfs Indiens comptaient escalader la lune, une faible lueur brilla qui, soudain, en quelques secondes devint un haut et large brasier illuminant le ciel. Et au milieu des flammes de ce brasier

apparaissait la charpente de troncs d'arbre que les sauvages avaient édifiée, et qui, cela ne faisait pas de doute, ne tarderait guère à s'embrasser. Dans les deux camps, Fils-de-la-Lune et Cheyennes étaient debout, et une immense clamour d'épouvante superstitieuse et d'effroi s'éleva. Des Peaux-Rouges, les uns armés, les autres sans armes couraient affolés, d'autres frappés de stupeur, demeuraient cloués sur place. Quelques instants s'écoulèrent ainsi, puis des voix crièrent que c'étaient les Bonnets-Noirs qui avaient fait le coup, et une terrible explosion de rage y répondit ; hurlant, vociférant, des centaines de guerriers se ruèrent vers l'emplacement du camp de ces Bonnets-Noirs maudits : ils arrivèrent juste à temps pour voir ceux qu'ils accusaient s'enfoncer dans les buissons où leurs grands chevaux s'ouvraient un passage, puis des détonations éclatèrent et quelques Indiens roulerent sur le sol. Cela décupla la frénésie des autres qui lançaient au hasard, se blessant mutuellement, flèches, haches et sagaies ; c'était une scène infernale que le spectacle de ces sauvages ivres de fureur, se ruant en gesticulant et hurlant comme des insensés, clamant leur désespoir et leur désir de vengeance, tandis que là-haut, la tour tout entière flambait maintenant.

Cependant, les Bonnets-Noirs résistaient. Épars dans les taillis, ils déchargeaient sur leurs adversaires carabines et pistolets, cédant le terrain pied à pied, mais obligés de reculer devant la multitude de leurs ennemis. Or, c'était justement ce qu'attendait notre Coucou. Convaincu que la destruction de leur grand ouvrage mettrait les sauvages hors d'eux-mêmes, il avait combiné le plan suivant : mettre le feu à la tour, attirer le plus loin possible de leurs camps, et par conséquent du temple, le plus grand nombre des Cheyennes et Fils-de-la-Lune en les amusant avec la moitié de ses forces, puis avec le reste, pendant ce temps, foncer droit sur le susdit temple et y délivrer Carbougnat et Vanderchop. La première partie de ce programme s'était exécutée à la lettre ; les quelques Indiens préposés à la garde de la tour avaient été les uns tués, les autres capturés, et il avait été facile d'amasser au pied de l'édifice un monceau de feuilles sèches et de branches mortes que la moindre étincelle suffirait à enflammer ; Arroonah et deux Cœurs-de-Feu avaient été chargés de cette tâche qu'ils devaient accomplir lorsque l'étoile du berger s'effacerait à l'horizon, puis le gamin avait rejoint ses guerriers.

De même, les Indiens avaient bien été

transportés de l'espèce de folie furieuse que Coucou avait escomptée ; mais durerait-elle assez longtemps pour que l'attaque du temple pût être tentée avec chances de succès ?

A la tête des onze guerriers qu'il avait conservés sous sa main, tandis que les autres s'éparpillaient pour attirer l'ennemi vers la gauche, le gamin s'était immédiatement porté vers la droite, de façon à avoir le champ libre devant lui et à gagner une dépression de terrain peu boisée et aboutissant précisément au bosquet qu'Arroonah lui avait signalée. Quand le combat lui parut avoir pris une intensité suffisante, il se mit à la tête de ses cavaliers, et les douze, courbés sur leurs montures, filèrent ventre à terre vers le lieu où, sans doute, Carbougnat et Vanderchop écoutaient anxieusement ce vacarme dont la cause devait être pour eux, tout au moins pour le premier, un mystère. Le Parisien nourrissait l'espoir que les gardes du « dieu » se fussent joints aux combattants : s'il en était autrement, il y aurait bataille, voilà tout. Et en effet, il y eut bataille...

II

Victoire !

La garde du soi-disant temple constitué en réalité par une espèce de grande cabane faite de troncs d'arbres, de feuillage et de branches, et du non moins soi-disant dieu, avait apparemment été confiée aux plus déterminés des Cheyennes et des Fils-de-la-Lune, car ils ne s'étaient pas laissé gagner par la frénésie et l'affollement comme leurs compatriotes. En arrivant, ventre à terre, à quelques dizaines de pas du bosquet, Coucou aperçut vaguement, à la lisière, des ombres tapies parmi les arbustes, et il eut l'intuition que des adversaires résolus attendaient là. C'est pourquoi il cria à ses hommes de se jeter sur la gauche, à sa suite de façon à accomplir un mouvement tournant qui déroutât l'ennemi. Ce stratagème du reste eut un succès complet et à part quelques flèches décochées au hasard par les sauvages déconcertés, et qui n'atteignirent personne, les Cœurs-de-Feu n'eurent à vaincre aucune résistance. Ils réussirent ainsi à aborder le bosquet par son flanc gauche, mais au

moment où leurs grands et vigoureux chevaux commençaient de s'ouvrir un passage parmi la végétation, une formidable clameur s'éleva ; c'étaient les Indiens qui, ayant compris ce qui se passait accouraient en masse de ce côté. « Pied à terre, hurla Coucou, et en avant, tapez dans le tas ! » L'ordre fut aussitôt exécuté, et dans les quasi-ténèbres, un farouche corps à corps s'engagea. Les défenseurs du temple étaient bien quatre fois plus nombreux que leurs assaillants, et il était assez probable qu'à moins d'une circonstance imprévue, ceux-ci devraient battre en retraite. Or, la circonstance imprévue se produisit, heureusement pour les braves auxiliaires de notre vaillant et hardi Parisien.

Tandis que celui-ci s'escrimait de son mieux, sa hachette d'une main, sa pique de l'autre, au premier rang de ses guerriers, il ne cessait de crier en français dominant le tumulte de sa voix claire et aiguë : « Carbougnat, Carbougnat, c'est moi, Coucou qui viens à votre secours, Coucou le Parigot ! Amenez-vous, bon sang, qu'on se trotte tous ensemble ! » C'était bien la dixième fois qu'il répétait cette phrase, sans aucun résultat du reste, et constatant que ses hommes, pressés par des ennemis trop supérieurs en nombre,

étaient peu à peu refoulés jusqu'à la lisière, il songeait à ordonner la retraite, quand quelqu'un, encore invisible, mais en l'organe de qui il reconnut avec un frémissement de joie le père Carbougnat en personne, vociféra ! Et même qu'il est un peu là, che bon vieux Carbougnat ! » Et presque aussitôt les rangs pressés des Cheyennes s'ouvrirent sous une irrésistible poussée, et quatre ou cinq guerriers roulèrent à terre avec des clamours désespérées. Un homme jaillit par cette trouée, faisant tournoyer avec une vigueur incroyable, un énorme gourdin au-dessus de sa tête, puis un second qui, armé d'une hache frappait comme un sourd tout autour de lui. « Attention, s'exclama Coucou, attention, Cœurs-de-Feu, garez-vous ! » Car les deux arrivants renversaient tout ce qui s'offrait à leurs coups, sans regarder à qui ils avaient affaire.

Carbougnat, arrêtez-vous, cria le gamin, sans ça vous allez assommer ceux qui viennent vous délivrer ! » Le capitaine était à ce moment parvenu à la lisière et Coucou eut tout juste le temps de remarquer qu'il était accoutré d'une façon exorbitante ; il jeta autour de lui un regard rapide, comprit sans doute que ces hommes habillés presque à l'euro-péenne, c'étaient des amis ; toujours est-il

qu'il fit demi-tour et se rua comme un forcené sur un groupe encore massé de Cheyennes, en vociférant : « Tous ! Je veux en faire une bouillie de ches galapiats qui m'en ont fait voir de vertes et de pas mûres ! » Et, maniant son énorme matraque comme une simple badine, il fit en quelques secondes une telle besogne que bientôt, il ne resta plus sur le terrain que les morts, les blessés et les Cœurs-de-Feu. Par exemple, murmura Coucou, mais on m'a changé mon Carbougnat, ce n'est pas le même... Vanderchop, appela-t-il, Vanderchop est-il par là ? — Voilà, grand chef, voilà. Godfordom ! Ça est une drôle d'aventure, savez-vous. — En selle, à cheval, tous, suivez-moi... Mais où est passé cet enragé de Carbougnat ? »

Fou de rage en même temps que d'espoir, l'aéronaute s'était lancé dans le bosquet à la poursuite des Cheyennes et Fils-de-la-Lune ; or, ce n'était pas le moment de s'attarder, car des clameurs se rapprochant indiquaient que le gros des sauvages accouraient au bruit du combat, ayant enfin discerné que leurs ennemis les avaient joués. Criant et pestant, Coucou finit par faire revenir vers lui l'irascible et héroïque Auvergnat ; deux chevaux de main avaient été amenés, sur lesquels on le hissa ainsi que Vander-

chop ; trois Cœurs-de-Feu blessés furent en un tour de main assujettis à leurs selles et, sans que les gardiens du temple improvisé, épouvantés, affolés, débandés, se livrassent à la moindre tentative hostile, la petite troupe s'enfonça dans la nuit, à toute vitesse. Mais elle ne put soutenir, parce cette allure, et il fallut ralentir, qu'au milieu des taillis, les chevaux n'avançaient pas avec sûreté ; d'autre part, un peu de tous côtés, on entendait des appels, des cris, ce qui indiquait que les Indiens, mis enfin sur la bonne voie, s'efforçaient de former autour du bosquet un cercle d'investissement de façon à cerner les agresseurs.

« Décidément, fit le Parisien qui tenait la tête, ils sont moins tourtes que je ne le croyais ; pas bête ce qu'ils ont inventé là. Eh bien, tant pis pour eux ! » Délibérément, il se jeta sur la droite, piquant droit dans la direction du camp des Cheyennes : le calcul était bon, pour deux raisons : d'abord parce que de ce côté, le sol était nu et les chevaux pourraient y donner leur vitesse, ensuite parce que le camp était à peu près vide d'hommes : tous les guerriers, en proie à une rage frénétique en voyant flamber la tour, l'avaient quitté pour se lancer sur les Cœurs-de-Feu et n'avaient pas encore

eu le temps de le regagner. Dès que la petite troupe des Cœurs-de-Feu eut dépassé la région broussailleuse, elle se lança ventre à terre vers les feux qui lui servaient de point de repère ; en quelques foulées, elle pénétra dans le camp presque désert. Des cabanes de branchages se dressaient ça et là, des couvertures, des armes, des provisions gisaient de toutes parts, et quelques Cheyennes affolés couraient de-ci, de-là, ne comprenant rien à cette irruption. « Le feu, cria Coucou, fichez-moi le feu aux cabanes ; quatre hommes avec moi vers les chevaux ! »

Ce fut alors une scène indescriptible. De la pointe de leurs piques, les Bonnets-Noirs éparpillaient les brandons enflammés des foyers, les poussant vers les huttes, qui en un clin d'œil s'embrasèrent vomissant vers le ciel des flammes hautes et claires, et pendant ce temps, le Parisien suivi du capitaine, de Vanderchop et de quatre Cœurs-de-Feu, filait à grande vitesse, vers l'extrémité du campement, où, au nombre de plusieurs centaines, les montures des Cheyennes étaient réunies, dans un enclos fait de hauts pieux réunis par des câbles en lianes tressées. En vingt coups de hache, la clôture fut renversée, et un torrent de bêtes, épouvantées par les

flammes et le bruit, s'écoula par la brèche ainsi pratiquée. « Bon voyage ! cria Coucou en éclatant de rire. S'ils continuent à courir de ce train-là seulement pendant trois ou quatre ans sans s'arrêter, ils feront du chemin, c'est moi qui vous le dis ! En route, nous autres, pas le moment de s'amuser à la moutarde ! — Mais le reste de vos guerriers ? interrogea derrière lui une voix où il reconnut celle de Carbougnat. — Vous occupez pas d'eux, papa, ils savent ce qu'ils ont à faire. Suivez-moi et cramponnez-vous bien à votre zèbre ! » En effet, selon la tradition constante avant un combat — surtout un combat de nuit — un lieu de rassemblement avait été fixé aux Bonnets-Noirs par le Héron-qui-écoute, et choisi de telle façon que chacun, même ceux qui ne connaîtraient pas le pays, le pussent découvrir facilement en suivant une direction déterminée : celle où le soleil se couche par exemple. Et se fiant au flair admirable de ses quatre hommes, Coucou les invita à prendre les devants pour servir de guides. Ils commencèrent donc à contourner la colline où la tour achevait de se consumer, tandis que derrière eux, les hurlements des sauvages allaient s'éteignant peu à peu. Mais en se retournant, les vainqueurs voyaient des raies

de flammes courir au loin sur le sol : c'étaient les cabanes du camp qui brûlaient. Vingt-cinq minutes à peine s'étaient écoulées depuis le début de la bataille.

Convaincu que dans leur désarroi, Cheyennes ou Fils-de-la-Lune ne songeraient même pas à le poursuivre, Coucou put alors seulement se rapprocher de ceux qu'il venait de délivrer et engager la conversation avec eux ; dans l'obscurité, il essayait, mais en vain de distinguer les traits et l'accoutrement de Carbougnat. « Eh bien ! mon bon vieux papa, lui dit-il, en français naturellement, vous ne vous attendiez pas à celle-là, hein ? — Je... je me demande si je rêve, répliqua le capitaine dont l'excitation était tombée enfin. Non... Coucou, un chauvage... che ne doit pas être vrai, je chuis devenu fou tout d'un coup... — Ce sont des choses qui arrivent à de très braves types, approuva le gamin, par conséquent, vous qui êtes un brave type, ça pourrait bien vous tomber dessus un jour ou l'autre sans crier gare. Mais enfin, ce n'est pas pour cette fois ; rassurez-vous, c'est bien le dénommé Coucou qui a pour l'instant le bonheur de jaboter avec vous, et c'est bien ce même Coucou qui vous a empêché d'aller faire un tour dans la lune en compagnie d'un tas d'idiots qui, paraît-il,

trouvaient que la terre n'était pas assez grande pour eux. — Mais comment, éclata l'aéronaute, comment êtes-vous là, qui est-che que vous êtes, qu'est-che que ch'est que ches guerriers qui ont l'air de vous obéir comme chi vous étiez leur chef?... — Comme chi!... protesta Coucou. Pas « comme chi » du tout ; je suis leur chef pour tout de bon, m'sieu ! C'est moi, le célèbre Oiseau-Moqueur, des Cœurs-de-Feu, c'est moi la terreur de la Prairie, aussi redoutable dans le combat la carabine ou la hache à la main, que prudent dans le conseil, le calumet au bec. Oui, m'sieu, c'est comme ça. Ah ! on a eu de l'avancement, tous les deux, depuis le temps où vous laviez la vaisselle sur le bateau, vous vous souvenez? Vous, vous êtes passé dieu, moi, me voici sachem ; c'est ça qui s'appelle faire son chemin dans le monde, je pense ! »

Aplati, ahuri, ne comprenant rien, le pauvre Carbougnat ne répliqua pas ; quant à Vanderchop, il considérait Coucou de côté d'un air craintif : voilà que cet enragé sauvage parlait français maintenant !

III

Après le combat.

La conversation du reste ne se prolongea pas, parce que le terrain devenait fort difficile et qu'en dépit de la sûreté de leur marche, les chevaux butaient à chaque instant, il s'agissait en effet de franchir la chaîne des collines dont faisait partie celle d'où les Indiens comptaient s'élancer pour gagner la lune, et, comme nul ne connaissait cette région, la petite troupe tâtonna quelque temps sans trouver un passage praticable. A la fin, Coucou décida de filer « à flanc de coteau » de façon à mettre le plus d'espace possible entre les Cheyennes et Fils-de-la-Lune d'une part, les Cœurs-de-Feu de l'autre. Au jour qui, du reste, ne tarderait plus beaucoup, on aviserait à trouver un défilé.

Enfin, les premières lueurs de l'aurore illuminèrent le levant, et les acteurs de ces scènes dramatiques purent s'examiner à leur aise. Vanderchop seul ne motivait l'étonnement de personne parce que sauf une estafilade à la joue gauche, il était toujours tel que nous l'avons connu. Mais

Coucou et ses Cœurs-de-Feu considéraient avec curiosité le brave Carbougnat, et celui-ci ouvrait des yeux arrondis de stupeur en regardant son ex-compagnon de voyages aériens. « Coucou, fit enfin le capitaine d'un ton hésitant, est-ce bien lui? C'est que chelui-là, ch'est un vrai chauvage, un peu mieux habillé que les autres, tout de même, mais j'enfin un chauvage. Et Coucou était un Parisien... »

— Vous savez, conseilla le gamin vexé, je vous conseille de parler, vous. Il n'y avait donc pas de glace dans l'hôtel Cheyenne et Cie? Faut croire, parce que sans ça, avec une trompette comme la vôtre on ne se permet pas de se payer celle de ses contemporains. »

Il faut bien avouer que l'excellent descendant de Vercingétorix offrait un aspect assez singulier. Ses cheveux démesurément longs, raides « comme des baguettes de tambour », eût dit Coucou, étaient enroulés autour de sa tête de manière à former une espèce de turban, et, appendus à cette natte par des ficelles, une multitude d'objets hétéroclites — bouts de verre, perles de bimbeloterie, pièces de menue monnaie, pointes de flèches en os, petits morceaux de métal grossièrement taillés — se heurtaient et se balançaient à chacun de ses mouvements.

Sa barbe, très longue aussi, était tressée en cinq pointes descendant sur sa poitrine, laquelle, nuc, s'ornait d'une demi-douzaine de lunes, rondes ou en formes de croissant, — et dans l'intervalle de ces lunes, des étoiles figuraient le reste des astres du firmament ; tout cela peint en jaune vif sur sa peau qui avait conservé sa couleur naturelle. Son dos était pareillement décoré ; quant aux bras, ils étaient eux aussi constellés d'étoiles jaunes de diverses grandeurs. Comme unique vêtement, un caleçon d'un rouge vif. Ajoutons des bracelets d'argent aux poignets et aux chevilles, et au cou, quatre colliers superposés faits de pierres brillantes et arrondies, enfilées côte à côte.

« Mon pauvre papa Carbougnat, fit enfin le gamin, comme ils vous ont arrangé ! — Et, s'écria le gros homme, sans vous qui chait che que jc cherais devenu ! Ah ! les maudits patafouillas ! Ils m'en ont fait voir, allez ! Non, non, moi, un homme sérieux, un chitoyen respectable, un aéronaute dichetingué, paché au rang de bête curieuse... — Mais non, rétorqua Coucou, puisque vous étiez leur dieu, puisqu'ils vous adoraient ! — Ah oui ! Mais ils ont une drôle de fachon d'honorer leurs dieux, je ne vous dis que cha ! Oh ! je vous raconterai, et

vous verrez chi le malheureux Carbougnat, il en a souffert et enduré !... Et sans vous, Coucou, sans vous... Tenez, je ne chais pas comment vous êtes ichi, ch'est à croire à un miracle, mais il faut que je vous embrache ! »

Et arrêtant son cheval, il empoigna le Parisien par le cou et le serra vigoureusement sur sa poitrine ; jusqu'alors l'ahurissement, la joie, la crainte que tout cela ne fût pas réel l'avaient en quelque sorte paralysé, mais maintenant, il ne se tenait plus, il parlait à tort et à travers, exubérant, à demi fou. Calmes et impénétrables, les Cœurs-de-Feu regardaient, tandis que Vanderchop, de plus en plus abasourdi, demeurait un peu à l'écart, essayant vainement de pénétrer les mystères au milieu desquels il évoluait.

On fit un peu souffler les chevaux, pendant que deux Indiens, grimpant sur un rocher, examinaient les alentours. Rien de suspect n'apparaissait, et il était à peu près certain que Cheyennes et Fils-de-la-Lune, complètement démoralisés, regrettant sans doute amèrement de s'être attaqués aux redoutables Bonnets-Noirs, désespérés de la disparition de leur dicu et de la destruction de leur tour, n'avaient même pas essayé de poursuivre les vainqueurs. Pendant ce temps, Coucou

cherchait à interroger le capitaine Carbougnat sur les événements qui l'avaient porté au rang de divinité païenne, mais il ne parvenait pas à tirer de l'aéronaute des propos sensés et qui eussent quelque suite ; sérieusement, le Parisien redouta un instant que son ami fût devenu tout à fait « timbré » et, de guerre lasse, il se rabattit sur le naturaliste. « M'sieu Vanderchop, lui dit-il en français, je suis un bon type, moi, aussi j'ai pitié de vous. Je vois que vous êtes en train d'attraper une migraine qui n'est pas piquée des mites pour essayer de « piger » quelque chose à tout ce tremblement, et vous n'y arrivez pas. C'est bien simple : papa Carbougnat — c'est l'homme aux lunes jaunes, papa Carbougnat, — et moi, nous sommes partis de Paris en ballon, le lundi de Pâques, parce que moi, je suis Parisien, vous savez : d'abord ça se voit. — Alors on a débarqué dans la mer où on a été recueilli par un bateau qui allait sur l'eau et qui nous a conduits à Galveston. Là, j'ai fiché la pile au fils de don Rodriguez ; ça ne m'a pas réussi, puisque le don en question pas content m'a mis le grappin dessus et envoyé comme esclave sur une de ses plantations. Bien entendu, je me su's trotté et... Eh bien ! non, tenez, j'y renonce ! Il m'en est arrivé tant et

tant, que nous aurons des cheveux blancs tous les deux, avant que j'aie fini. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je m'appelle de mon vrai nom Coucou, m'sieu Vanderchop: c'est pour ça que je suis toujours gai comme un pinson. Et aussi que je suis Français, de Paris, en Europe, vous comprenez? »

Vanderchop comprenait-il? Ce n'est pas certain. Il n'en serra pas moins vigoureusement la main que le gamin lui tendait, mais il était clair que le brave naturaliste était complètement abasourdi, ce qui s'expliquait assez bien si l'on songe que, selon toute apparence, il ne lui était pas, en quarante années de son existence, arrivé autant d'aventures que depuis les vingt ou trente jours qu'il avait mis le pied sur le sol du Texas. On se remit en selle peu après, et, la chaîne des collines enfin franchie, la petite troupe se lança sur le versant opposé qui, lui-même, se continuait par une série de vallées verdoyantes et peu profondes où la marche était relativement facile. Vers le soir, il fallut obliquer vers le sud, par suite d'une erreur de direction, et ce ne fut qu'à la nuit close qu'on arriva au lieu de rassemblement désigné et constitué par le pied d'une cascade dévalant le flanc d'une colline et visible de fort loin :

chacun sait que, lorsqu'un Indien est passé en un endroit où un détail quelconque a frappé son attention, il ne l'oubliera jamais. Cinq ans, dix ans plus tard, il s'en souviendra et il retrouvera sans peine le lieu où il l'a remarqué ; ainsi, le Héron-qui-écoute avait-il retenu de son unique voyage dans le pays, l'existence et la situation exacte de cette cascade avec la configuration du pays environnant, ce qui lui avait permis de donner à ses camarades des indications suffisamment précises pour que, servis de plus par ce sens spécial, merveilleux et inexplicable dont la nature les a dotés, ils pussent la découvrir sans peine.

Et en effet, tous les Cœurs-de-Feu, sauf trois, étaient déjà réunis auprès du ruisseau auquel la cascade donnait naissance ; parmi eux, il y avait quelques blessés, tous légèrement atteints : c'étaient là les seuls dommages qu'eût essuyés la petite troupe au cours de son aventureuse entreprise contre les Cheyennes et les Fils-de-la-Lune.

Silencieux, les Indiens s'étaient levés en voyant arriver leur sachem ; tous ils considéraient avec étonnement le brave Carbougnat et ses enluminures, mais sans se permettre la moindre démonstration. Pourtant, le Héron-qui-écoute s'avança

gravement, le bras levé, indiquant ainsi qu'il avait quelque chose à dire. « Alors, fit joyeusement Coucou, nous voilà quasiment tous réunis, qu'on dirait? Compliments, les copains, vous avez un chic épatait pour vous reconnaître dans les endroits où vous n'êtes jamais venus. Alors qu'est-ce qu'il y a de nouveau? — L'Oiseau-Moqueur, dit gravement l'Indien, est un grand guerrier, et il est un vrai Bonnet-Noir, bien que le Grand-Esprit lui ait donné une peau blanche et non pas, comme à ses frères les Cœurs-de-Feu, une peau dont la couleur est celle de la terre grasse séchée au soleil (argile). Les Bonnets-Noirs n'ont ni patrie, ni villages, ni famille, ni amis, ni ennemis, ils sont les enfants de la Prairie, du soleil qui luit, du vent qui souffle. Ils n'ont d'autres maîtres que les chefs qu'ils se sont choisis, d'autres compagnons que ceux qu'ils ont adoptés ; mais ils veulent que ces chefs soient hardis et vaillants, que ces compagnons soient forts et indomptables, que quiconque se laisse aller à leur manquer de respect soit châtié sur-le-champ. Ainsi reconnaissent-ils qu'en dépit de son jeune âge et bien qu'il soit d'une race étrangère l'Oiseau-Moqueur est digne de leur commander, parce qu'il est vaillant et hardi, et qu'il châtie quiconque a oublié

que les Bonnets-Noirs sont les Bonnets-Noirs. » Alors tous les guerriers firent un pas en avant et dirent ensemble : « L'Oiseau-Moqueur est digne de nous commander et nous le suivrons partout où il nous conduira, de même que s'il était notre père et que nous fussions ses fils. »

Surpris tout d'abord et même un peu inquiet, craignant que ses guerriers ne fussent mécontents de ce que pour sauver deux blancs, il les avait fait entrer en lutte contre des Indiens comme eux, Coucou s'était peu à peu rasséréné. D'ailleurs, cette crainte était vaine ; car, avec assez de raison du reste, les Cœurs-de-Feu se considéraient comme d'une race et d'une catégorie très supérieures à celles des Peaux-Rouges pur-sang, à qui ils ne se gênaient pas pour témoigner d'un certain mépris. Sérieux et digne, le gamin redressant sa taille frêle répliqua : « Le Héron-qui-écoute a bien parlé et le Grand-Esprit lui a dicté des paroles pleines de sagesse. Que les Bonnets-Noirs aient confiance en l'Oiseau-Moqueur, leur sachem, comme l'Oiseau-Moqueur a confiance en eux, et, à eux tous, ils semeront la terreur à travers la Prairie, et les enfants des petits-enfants de leurs ennemis ne parleront d'eux qu'en frémissant et en baissant la voix. J'ai dit. »

La petite cérémonie s'acheva par un « Haugh ! Qu'il soit fait ainsi ! » puis les guerriers se dispersèrent et retournèrent auprès de leurs feux.

IV

L'histoire de Carbougnat.

Après un repas presque copieux, les principaux personnages des Bonnets-Noirs, c'est-à-dire Coucou, Arroonah, et le Héron-qui-écoute, augmentés de Carbougnat et de Vanderchop, s'étaient installés sous l'abri des branchages préparé à l'intention du sachem. Le dernier détachement venait d'arriver et, sous la garde des sentinelles, la troupe au complet, mais alourdie de quelques blessés, et diminuée de deux chevaux qu'il avait fallu abattre, goûtait un repos bien gagné. Le Parisien réfléchissait et son cœur se serrait à la pensée que, le lendemain, il saurait ce qu'il était advenu de Pauline ; il avait, du reste, été obligé de se faire violence pour ne pas forcer l'étape et marcher toute la nuit de façon à être à Pyzdry au lever du jour. Mais il fallait ménager les blessés et les montures...

A côté de lui, Carbougnat, enveloppé

dans le manteau du sachem, débarrassé de ses colliers, de ses bracelets et de ses pendeloques, — mais non, hélas ! de ses lunes qu'aucun lavage n'avait pu effacer, — se laissait bâtement vivre, allongé sur l'herbe. Coucou soudain, l'interpella. « C'est pas tout ça, papa, lui dit-il, mais ce serait peut-être le moment de nous raconter vos aventures ; il ne faut pas vous imaginer que je vais vous nourrir à ne rien faire. — Ch'est de la barbarie, protesta le capitaine avec un sourire épanoui ; j'étais chi bien, comme cha, chans pencher à rien ! — Non, mais, vous vous croyez donc retiré des affaires, et vous croyez qu'il ne vous reste plus qu'à vivre de vos rentes ? Allez-y, papa, nous vous écoutons. Regardez Attoonah et les deux autres Cœurs-de-Feu, s'ils ouvrent des « esgourdes ! » — Mais, s'étonna l'aéronaute, ils connaissent donc le franchais ? — Mais non ; c'est justement pour ça qu'ils se donnent un mal énorme à vous écouter ! S'ils le connaissaient ils n'auraient pas besoin de se faire tant de bile pour vous comprendre... — Capitaine, nous sommes tout oreilles... »

Le père Cabougnat ne se fit pas trop prier, il entama sur-le-champ son récit, qui fut long. Nous le réumerons aussi brièvement que possible.

On se souvient des circonstances qui l'avaient séparé de Coucou, celui-ci ayant été enlevé par don Rodriguez sans que la scène du rapt eût eu aucun témoin autre que des hommes tout dévoués au ravisseur. La disparition du petit Français, déjà populaire à Galveston, avait causé en ville une certaine émotion, et, sur l'initiative de l'agent consulaire de France, des recherches avaient été entreprises aux environs, sans résultats bien entendu. Carbougnat avait été fort affecté de cet étrange événement, et il était profondément navré à la pensée de retourner en France sans son petit ami pour qui, bien qu'ils se chamaillassent de temps à autre, il éprouvait la plus vive sympathie. Sur ces entrefaites, un riche négociant de Galveston qui faisait avec la France un important commerce d'exportation, avait proposé au capitaine un emploi dans ses bureaux où il serait tout spécialement chargé de la correspondance française. Après maintes hésitations, il avait accepté, un peu dans l'espoir que Coucou reparaîtrait tout à coup aussi mystérieusement qu'il avait disparu, et plusieurs mois s'étaient écoulés ainsi, dans le calme. Or, un beau jour, on avait annoncé l'arrivée prochaine à Galveston du gouverneur du Texas, résidant normalement à

Austin, et en déplacement d'inspection. Aussitôt, les notables de la ville s'étaient assemblés à l'effet d'élaborer un programme de fêtes digne de ce haut fonctionnaire, et comme chacun savait qu'il y existait un Français ayant exercé la profession d'aéronaute, quelqu'un proposa l'enlèvement d'un ballon, spectacle qui ne s'était pas encore vu dans le pays.

L'idée avait été adoptée d'enthousiasme, et Carbougnat, avisé, y avait acquiescé avec d'autant plus de satisfaction qu'une coquette rémunération lui était offerte. On fit, à grands frais, venir des États-Unis le matériel nécessaire, et, au jour dit, en présence de toutes les autorités, y compris, bien entendu, le gouverneur lui-même, et de toute la population urbaine et rurale, le ballon le *Texas* s'enlevait parmi les acclamations, emportant le capitaine Carbougnat et sa gloire. Le vent portait l'aéronat vers l'intérieur des terres, et comme le pays n'était pas extrêmement sûr, il était convenu que, après avoir parcouru quelques kilomètres dans les airs, le pilote ouvrirait la soupape de façon à atterrir près des côtes.

Mais hélas ! ce fut en vain qu'il voulut se livrer à cette manœuvre. Soit qu'il eût passé de ses appareils une visite insuffi-

sante, soit qu'ils se fussent détraqués parce que mal ajustés, la soupape refusa obstinément de s'ouvrir, et, sous l'influence de la force ascensionnelle que rien ne venait contrarier, le ballon s'éleva à une hauteur considérable. Réduit à l'impuissance, désespéré, le capitaine se voyait entraîné au loin, et il se demandait en quel endroit il irait tomber. Enfin, l'hydrogène s'échappant par les pores de l'enveloppe, le *Texas* finit par se rapprocher du sol. Le capitaine songea bien à crever le taffetas, mais il craignait un atterrissage trop brusque, et il n'osait pas : ce fut alors qu'il aperçut dans la direction où le portait le vent, des villages indiens dont les habitants semblaient en proie à une véritable panique. « Bon, se dit-il, rien à craindre d'eux, puisqu'ils ont peur. » On sait comment il descendit chez les Cheyennes, et comment son ballon, subitement délesté d'un poids important, s'enfuit, emportant la valise que son pilote avait oublié d'y prendre pour aller l'offrir, au moment psychologique, à Coucou lui-même.

Les espoirs que Carbougnat fondait sur l'impression ressentie par les Cheyennes se vérifièrent en partie, tout au moins au début ; c'était à peine s'ils osaient l'approcher et le regarder en face, et lui déjà

se flattait de faire ce qu'il voudrait de ces sauvages, même de les convaincre de le reconduire à Galveston ; ne le traitaient-ils pas comme un être surnaturel, avec les marques du plus profond respect ? Il était loin de compte ; trois ou quatre jours après son arrivée, à la suite de conciliabules entre les sorciers et les chefs, une demi-douzaine de robustes gaillards s'étaient respectueusement mais énergiquement emparés de l'aéronaute et l'avaient conduit dans une sorte d'enclos palissadé dont l'intérieur s'adornait de toutes sortes de décosations bizarres ou sinistres ; là, ils l'avaient remis aux mains d'une quinzaine d'affreux bonshommes ridiculement accoutrés qui étaient les prêtres ou sorciers de la tribu, et alors une existence dénuée de charmes avait commencé pour lui.

Très malins, les susdits sorciers avaient eux-mêmes contribué à répandre le bruit que ce blanc descendu du ciel était un envoyé du Grand-Esprit, et que l'énorme sphère jaunâtre qui l'avait apporté n'était autre que la lune. Or, il est clair que l'on ne peut ni ne doit rien refuser à un envoyé du Grand-Esprit : chaque jour donc, les sorciers annonçaient au peuple que cet envoyé leur avait, en ce mystérieux langage qu'il parlait et qu'eux seuls, par

faveur spéciale d'En-Haut, pouvaient comprendre, notifié qu'il désirait un daim fraîchement tué, ou une peau de bison, ou un manteau de peaux de renards, ou, de ces bibelots qui, chez les sauvages, tiennent lieu de bijoux... Et, naturellement le pauvre père Carbougnat ne voyait jamais rien de tout cela, que les sorciers s'appropriaient pour leur usage personnel ; en invoquant l'autorité et la volonté du dieu, ils avaient ainsi pris en mains le gouvernement de la tribu, sans que les chefs osassent s'y opposer.

Par contre, très sceptiques par métier, les sorciers ne se gênaient pas du tout pour bousculer leur divinité, afin de la contraindre aux gestes, et aux attitudes qu'ils pensaient propres à servir leurs desseins. Deux ou trois fois, exaspéré, Carbougnat s'était révolté, et il y avait eu entre ses soi-disant serviteurs et lui des luttes homériques. Le brave Auvergnat était un homme solide, et ses adversaires avaient senti la pesanteur de ses poings ; mais comme ils étaient vingt contre lui, il avait forcément succombé et chaque fois, on l'avait mis à la diète pendant deux ou trois jours pour le calmer. Les choses en étaient là, et l'infortuné prisonnier en venait à penser au suicide quand l'arrivée d'une délégation

tion des Fils-de-la-Lune était venu compliquer la situation. Il y avait eu entre les représentants des deux tribus des altercations orageuses, et l'on avait bien cru que tout cela finirait par des batailles. Mais l'intervention des sorciers cheyennes avait calmé les fureurs des antagonistes : ces gens avisés ne se souciaient pas d'une guerre qui eût rendu leur prestige aux chefs militaires. On avait donc adopté un moyen terme : le dieu appartiendrait en commun aux Cheyennes et aux Fils-de-la-Lune ; une partie de chacune de ces tribus camperaient côté à côté en un lieu à désigner, et entre les deux camps, on bâtitrait un temple où les fidèles de l'une et l'autre nation auraient tout loisir de venir adorer le céleste envoyé.

Tout eût été réglé de la sorte, si des bruits de troubles, d'invasion par les blancs, de guerres prochaines, d'entrée en campagne des Bonnets-Noirs, n'avaient circulé dans la Prairie, semant, selon les tempéraments, l'inquiétude ou la joie chez les indigènes. Cheyennes et Fils-de-la-Lune, relativement pacifiques, et d'ailleurs peu nombreux (les Fils-de-la-Lune ne constituaient qu'une minuscule tribu du Nord du Texas, et la principale agglomération des Cheyennes habitait et habite encore beaucoup plus au Nord, aux confins du Kan-

sas, du Colorado et du Nebraska, vers la source de la Republican-River) ne tenaient aucunement à se mêler à ces querelles ; d'où cette idée folle d'émigrer dans la lune !

Quand le malheureux Carbougnat avait enfin réussi à comprendre ce qu'on attendait de lui, il s'était démené comme un diable pour faire comprendre à ses ouailles que pareil miracle excédait sa puissance ; vains efforts, les autres tenaient bon, et tels ces pêcheurs siciliens qui frappent à coups de fouet la statue du Saint, patron de leur barque, pour obliger celui-ci à leur envoyer un vent favorable, ils n'avaient pas hésité à recourir aux moyens coercitifs. C'était alors que Carbougnat, dans un effort d'imagination, avait eu cette pensée de leur faire construire une tour ; pendant ce temps-là, se disait-il, ils me laisseront tranquille !

Et c'était au moment où les sauvages commençaient à s'impatienter que l'heure de la délivrance avait sonné.

V

Désastre !

La soirée s'acheva presque gaiement par le récit des aventures de Coucou, fait

par leur propre héros avec cette verve qui n'appartenait qu'à lui. Ses deux auditeurs blancs l'écoutaient avec l'intérêt passionné qui se devine, ayant peine à croire qu'un gamin de cet âge eût pu faire preuve d'autant de sang-froid et de hardiesse. Le brave Carbougnat n'en revenait pas d'apprendre que son jeune ami eût « hérité » de son ballon dans des circonstances aussi opportunes ; quant à Vanderchop, homme paisible s'il en fut, il considérait le Parisien presque avec méfiance : ce qu'il avait vu de ses yeux, lui prouvait de quoi ce petit enragé était capable, mais que penser d'un adolescent, presque un enfant, doué de pareilles et si peu ordinaires qualités ? L'entretien se termina par des congratulations mutuelles, du capitaine et de Vanderchop, à Coucou, en remerciement de leur délivrance, de Coucou à ses deux amis en reconnaissance de leur vaillance, la soirée précédente. « Cha, fit l'excellent Auvergnat avec modestie, il ne faut rien en dire. J'étais comme fou : Coucou, qu'on criait, ch'est moi, ch'est Coucou qui vient à votre checours !... Ch'était chi tellement invraisemblable, que d'abord je n'ai pas bougé. Mais ch'est qu'on che battait, bougri, ch'est que cha chauffait ! Alors, je ne chais pas che qui m'a pris : j'ai empoigné

une cruche en grès, et juchte au moment où les carfouillats qui me gardaient, allaient me garrotter, je leur chuis tombé dechus. Ils étaient chinq : en chinq chegondes, mon bon ami, aplatis, tous les chinq ! J'enfonche la porte, — ch'est vrai qu'elle n'était pas fermée — je chaute chur une trique, et me voilà dehors : et ding, et dong, et pif et paf... Je ne chais pas combien j'en ai achommé...

— Moi, interrompit Coucou, ce que je sais, c'est que vous avez failli m'aligner un de ces pains, de quoi m'empêcher d'avoir jamais faim pendant le reste de mes jours ! — Eh ! s'écria le bon capitaine avec un gros rire tonitruant, qui ch'est donc qui aurait reconnu Coucou chous che déguigement, bon sang, de tonnerre de tous les Puys-de-Dôme ! »

Quant à Vanderchop, qui d'ailleurs n'avait aucunement été maltraité, durant son séjour parmi les Cheyennes, et qui, l'on s'en souvient, avait fait bien meilleure contenance qu'on n'eût osé l'espérer d'un pacifique naturaliste, il était redevenu l'homme un peu timide et naïf qu'il était auparavant, et il ne cacha point combien il regrettait son calme cabinet, ses collections et ses pantoufles. « Vous faites pas de bile, m'sieu le savant, lui dit Coucou pour le consoler, tout ça ce n'est pas perdu

et d'ici quelques années, c'est bien rare si nous n'arriverons pas à vous ramener en pays civilisé. Ah ! dame, je ne réponds pas que vous n'aurez pas une ou deux têtes et une demi-douzaine de bras ou de jambes en moins, mais ça, qu'est-ce que vous voulez, c'est les hasards de la vie ! »

Deux heures avant le jour, la petite troupe était sur pied. Malgré la fatigue de la nuit précédente, le gamin qui ne tenait pas en place en songeant à sa chère petite Pauline, avait donné le signal du départ longtemps avant le moment habituel. Il s'assura que tout était en ordre, les blessés, d'ailleurs en voie de guérison grâce aux remèdes connus de leurs compagnons, installés aussi confortablement que possible sur leurs montures, puis il prit la tête de la colonne qui s'ébranla en pleine obscurité. Le jour était à peine levé qu'Arroonah lui signala sur le terrain en cet endroit argileux, les traces qu'il avait déjà relevées deux jours auparavant, de ce cheval marchant à l'amble et qu'il prétendait être celui d'Angelina Susquachann. » Ils allaient à Pyzdry, son père et elle, murmura le Parisien songeur. Dans quel but ? Il leur fallait un motif joliment puissant pour risquer leur peau en voyageant seuls dans la Prairie... Etrange ! » Une demi-heure plus tard, la

piste un instant perdue reparut et soudain Arroonah poussa une exclamation : « Que l'Oiseau-Moqueur regarde, fit-il. Ici l'homme blanc et sa fille habillée en guerrier ont été rejoints et probablement poursuivis par une troupe nombreuse de cavaliers venant de cette vallée qui est à notre gauche. — Ils auraient donc été attaqués, opina Coucou. Pas de veine, si près du lieu où ils se rendaient. Mais attaqués par qui ? »

Le Héron-qui-écoute rôdait pendant ce temps dans les buissons ; il revint, tenant à la main un bâton arrondi et dont une des extrémités était brisée, et dit ce seul mot : « Kioways. — Bah ! s'étonna le gamin. Et à quoi reconnaisssez-vous cela ? — Le Héron a des yeux. C'est là la hampe cassée de la lance d'un Kioway. » Désignant des entailles, au nombre de quatre fort apparentes sur le bois, il ajouta : « Les Kioways marquent par ces signes le nombre de poitrines humaines où se sont enfoncées leurs armes. — Suivons ces traces, ordonna Coucou. Que le diable les emporte, ces idiots-là ! Ils vont encore nous retarder ; pourtant je serais bien curieux de savoir ce qu'il est advenu d'eux. » Les vestiges laissés par la cavalcade, tout récents, étaient tellement visibles qu'il n'y avait aucune difficulté à

reconstituer le chemin parcouru par elle. On s'engagea ainsi dans une dépression de terrain marécageuse, où les Cœurs-de-Feu s'éparpillèrent en éclaireurs. Des appels vinrent bientôt avertir le Parisien que ses hommes avaient découvert quelque chose : il se hâta de leur côté, et ne tarda pas à se trouver en présence d'un tragique spectacle.

A côté d'un cheval mort et criblé de flèches, le cadavre d'un blanc était allongé, à moitié enseveli dans la vase et déjà entamé par la dent des animaux sauvages. Il portait une dizaine de blessures, de flèches ou de haches, et pourtant, Coucou sans la moindre hésitation y reconnut la dépouille de l'infortuné Susquacham. « Les Kioways, expliqua Arroonah, ont donné la chasse aux deux blancs, de façon à les obliger à se rabattre de ce côté où ils avaient préparé une embuscade. — Pauvre diable, s'apitoya le gamin, tandis que Carbougnat et Vanderchop se reculaient, horrifiés, il n'était pas tout ce qu'on peut imaginer d'agréable en société. Il vous avait une façon de « remiscer » les gens qui vous donnait envie de lui aligner des calottes pour lui apprendre la politesse. Malgré ça, je crois que ce ne devait pas être un mauvais bonhomme. Et maintenant le voilà ! Ça

lui a bien réussi, vrai, de nous jouer la fille de l'air !... Et sa fille ? Probable qu'elle n'y a pas coupé non plus. » Mais à la suite des investigations des Cœurs-de-Feu, il fut avéré que nulle part on ne trouvait le corps d'Angelina. Ou bien elle s'était échappée, ou bien elle avait été faite prisonnière.

Les traces de son cheval se perdaient dans le marais où l'eau les avait forcément effacées, et il eût fallu de longues recherches au delà de ce bas-fond assez étendu pour savoir de façon définitive à quoi s'en tenir sur son sort. « Non, dit brusquement Coucou, nous ne pouvons pas nous permettre ça, Pauline d'abord. ... Ou plutôt, si je laissais quelques hommes pour rechercher la piste de cette jeune fille ? Elle me plaisait, parce qu'elle doit être dans mon genre, un peu casse-cou... Mais il y a des Kioways... »

Le Héron cracha à terre et dit avec mépris : « Les Kioways sont des chiens qui aboient toujours mais qui ne se risquent à mordre que lorsqu'ils sont vingt contre un. Que l'Oiseau-Moqueur, s'il le veut, laisse ici son frère le Héron avec quatre guerriers, pour rechercher la jeune squaw blanche. — Eh bien ! soit, accepta le gamin. Mais pas de blague, hein ? Nous ne sommes pas déjà trop

nombreux, et puis des lapins comme vous, ça ne se remplace pas facilement. Les Kioways ont beau être des chiens, j'aimerais mieux avoir dans la poitrine un bon verre de limonade gazeuse que deux ou trois de leurs flèches. » Sur ces prudentes recommandations, il s'éloigna après avoir fait donner à l'infortuné Anglais une sépulture convenable, et laissant sur les lieux le Héron et trois guerriers. C'étaient de nouvelles énigmes qui s'ajoutaient à pas mal d'autres : qu'était devenue la jeune et intrépide Angelina, et quel lien mystérieux la rattachait, elle et son père, à la destinée de Pauline ?

Pressant l'allure, tout à ses réflexions, le Parisien s'y arrachait pourtant de temps à autre, pour chercher à apercevoir dans le lointain les collines entourant Pyzdry. Soudain, les exclamations de ses compagnons le firent tressaillir, et suivant la direction qu'ils lui indiquaient, il aperçut un groupe de cavaliers sortant d'un bois et s'avançant du côté des Cœurs-de-Feu. « C'est eux, cria Coucou avec exaltation. Suivez à distance, vous autres ! » Et il lança à toute vitesse sa monture vers les Polonais ; dès qu'il se jugea à portée de voix, il se mit à vociférer : « C'est moi, eh ! là-bas, moi, vous savez bien, le petit Français, Coucou,

quoi, le frère à Pauline ! Tâchez voir à ne pas me canarder s'il y a moyen, hein, ça ne serait pas un cadeau à faire à un copain ! Et Pauline, Pauline, où c'est-il qu'elle est, que je courre l'embrasser, depuis le temps qu'on ne s'est pas vu ? »

Les autres, un instant abasourdis, avaient pourtant discerné les deux noms Coucou et Pauline. Il y eut parmi eux un concert d'exclamations, et en désordre, ils s'élancèrent vers le gamin, radieux et angoissé à la fois. Mais tout à coup, l'un d'eux prononça quelques mots que notre héros n'entendit pas, et ses compagnons s'immobilisèrent, d'un air géné, presque consterné. Cette mimique n'échappa point à Coucou. Net, il arrêta son cheval et se dressa sur ses étriers : « Pauline, crie-t-il d'une voix étranglée, où est-elle ? Mais parlez donc, bon sang de sort ! » Il y eut un silence, puis le plus âgé des Polonais prit tristement la parole : « Vous arrivez trois jours trop tard, mon enfant. Pauline est perdue, elle a disparu. »

Ce fut comme un coup de massue. Le gamin chancela sur sa selle et ses poings se crispèrent sur sa bride, puis se redressant, les yeux pleins d'éclairs. « Oui, oui, dit-il avec rage, je comprends, je devine. Don Rodriguez est venu la réclamer, et comme il avait amené le frère de la pauvre

gosse, vous... Oh ! je ne vous en veux pas, vous ne pouviez pas savoir. Mais, bon sang, ce que ça va chauffer ! Ah ! je la lui reprendrai, au Rodriguez, ou bien j'y laisserai ma peau ! — Calmez-vous, intervint le Polonais ; les choses ne se sont pas du tout passées comme vous le croyez. Don Rodriguez est bien venu, avec Lucien Leclercq, mais il n'a pas emmené Pauline, pour la raison que le matin même de leur arrivée à Pyzdry elle a trouvé le moyen de s'enfuir dans la campagne, craignant évidemment que nous la livrassions à ceux qui venaient la réclamer. Tous les habitants de Pyzdry les nègres, les hommes d'escorte de don Rodriguez ont fouillé les alentours jusqu'à cinq lieues à la ronde : nul n'a découvert d'elle la moindre trace. » Les sourcils froncés, Coucou écoutait et il eut un sourire amer : « Oui, oui, fit-il, vous êtes de braves gens, seulement vous n'êtes pas de force, il vous a monté le coup, ce galérien manqué. Il l'a enlevée, de crainte que vous vous refusiez à la lui remettre, et vous avez marché à toute vitesse dans l'histoire de la disparition. — Non, mon ami, dit le Polonais en secouant la tête, non, il ne l'a pas enlevée. Et puis, sachez qu'elle n'est pas partie seule... — Avec qui donc ? — Avec Toby, un grand chien

griffon qu'elle avait pris en affection et qui le lui rendait avec usure... D'ailleurs, suivez-nous jusqu'au village, chemin faisant, nous vous expliquerons les choses en détails. »

VI

Angoissant récit.

Coucou était atterré. Malgré le ton affirmatif du brave Polonais, il se refusait à croire à ses assertions ; comment imaginer que Pauline, si douce, si timide, eût pris une résolution pareillement énergique ? Du reste, la présence de son frère aux côtés de don Rodriguez eût dû la dissuader d'y recourir, d'autant que, selon les dires de Thomas le Canadien, le frère et la sœur avaient beaucoup d'affection l'un pour l'autre. Et à supposer pourtant que tout cela fût vrai, comment une fillette de cet âge, sans autre protection qu'un chien eût-elle pu se cacher et vivre pendant trois jours dans la Prairie sans qu'il lui arrivât malheur ?

Toutes ces pensées tourbillonnaient dans la tête du pauvre gamin, et à peine s'aperçut-il que sa troupe l'avait rejoint. Heureusement Carbougnat, fou de joie

à la vue de blancs comme lui, d'hommes civilisés, se chargea pittoresquement des présentations, qui lui furent facilitées par ce fait que deux des Polonais parlaient assez bien le français. Les braves habitants de Pyzdry considéraient avec la curiosité qui se devine, — et un peu de méfiance aussi, car ils n'ignoraient pas la signification du bonnet noir — les Cœurs-de-Feu impassibles sur leurs grands chevaux, mais les explications du capitaine, si tant est qu'ils y comprissent grand'chose, l'honnête figure de Vanderchop, et surtout la présence à la tête de ces cavaliers rouges de ce vaillant petit Français dont tous avaient conservé un vif et excellent souvenir, contribuaient à les rassurer. Ce fut donc dans les meilleurs termes que les deux troupes, côte à côte, prirent la route de Pyzdry.

Pendant ce temps, le doyen des Polonais expliquait à Coucou les circonstances de la disparition de Pauline : elles étaient les suivants : la petite fille adoptée, l'on s'en souvient, par Stanislas Ladamirsky et sa femme, avait joui, depuis le départ de son ami le Parisien, d'une excellente santé, et elle se fût sans doute trouvée très heureuse, si, trop souvent, la mémoire du tragique passé ne lui fût revenue, si elle n'avait pas été constamment hantée des

crointes que lui inspirait le sort de « son bon père Thomas » et celui de Coucou. Elle en était venue, ne voyant reparaître aucun de ceux-ci, à les croire morts tous deux, et une profonde tristesse l'avait envahie. C'était sur ses entrefaites que don Rodriguez, accompagné de Lucien Leclercq, de Nino, et d'une escorte de quatre-vingts blancs et quarante Kioways, était arrivé trois jours auparavant sans crier gare.

L'approche de cette troupe nombreuse avait naturellement causé à Pyzdry un vif émoi. Tous les hommes valides avaient pris les armes, ainsi que les nègres du village voisin — ceux-là mêmes que Coucou avait si vaillamment commandés — et tous, en bon ordre s'étaient portés à la rencontre des intrus, prêts à répondre à la force par la force. Mais les intentions de don Rodriguez Sancha étaient toutes pacifiques, et le farouche planteur se fit tout miel et tout sucre. Il présenta, aux parlementaires envoyés vers lui, Lucien Leclercq qui exhiba des papiers prouvant authentiquement son identité, et leur tint en substance le langage suivant : « Cette petite Pauline que vous avez recueillie est la fille d'un homme à qui je dois tout, M. Henri Leclercq, mon ancien maître et patron. Des gens peut-être bien intentionnés, je n'en sais rien, ont voulu

m'empêcher d'assurer son sort, lui ont fait mener une vie qui ne convenait guère à une enfant de cet âge, ils l'ont traînée avec eux à travers tous les périls et toutes les privations, et finalement, vous l'ont confiée. Moi, je n'ai aucun droit sur elle, que ceux que me confère ma reconnaissance envers ses parents, mais voici son frère qui la réclame, son frère qui est mon ami, qui m'est aussi cher que mes propres enfants. Je pense que vous n'aurez aucune objection à la lui remettre, à lui. »

Auprès des Polonais, don Rodriguez n'était guère en odeur de sainteté, comme l'on dit. Néanmoins, il fallait reconnaître que le bon droit était pour lui, ou du moins pour Lucien Leclercq. Les envoyés se bornèrent donc à déclarer qu'ils allaient référer de cette demande au conseil des anciens, seul qualifié pour se prononcer, et assignèrent aux étrangers un lieu de campement ; ils étaient trop nombreux et trop peu recommandables pour qu'on les laissât approcher de Pyzdry, — puis Polonais et nègres, laissant sur les lieux un poste de surveillance étaient retournés vers le village ; mais ils y avaient été précédés par des courriers chargés de rassurer les vieillards, les femmes et les enfants qui y étaient restés. C'est ainsi que

Pauline avait appris qu'elle était elle-même la cause de tout ce brouhaha.

De ce qui s'était passé ensuite, nul n'avait rien pu dire de bien précis : plusieurs personnes prétendirent avoir aperçu la fillette à la fenêtre de la petite chambre qu'elle occupait, regardant anxieusement au dehors ; c'était tout. Du reste le vieux Ladomirsky, en dépit de ses soixante ans, était absent, s'étant joint aux combattants, et sa femme avait été si émue en apprenant qu'on voulait lui enlever sa pupille que des voisines avaient dû s'empresser autour d'elle. Selon toute apparence, Pauline avait profité du désarroi général pour se glisser jusqu'à une poterne percée dans la palissade d'enceinte du village et servant au passage des bestiaux, laquelle poterne était située tout auprès de la maison de ses protecteurs ; de là, en compagnie de Toby, elle avait gagné un petit bois voisin dont les ombrages l'avaient dissimulée et il était impossible de conjecturer ce qu'elle était devenue ensuite.

Les bonnes femmes qui soignaient Mme Ladomirska, quasiment privée de vie, s'étaient bien aperçues qu'elle n'était plus auprès de sa mère adoptive, mais elle avait pensé que la pauvre enfant était allée se réfugier dans sa chambrette

pour y pleurer à son aise. Au retour seulement du vieux Polonais, on s'était inquiété, on avait fouillé le village ; quand on se fut convaincu qu'elle s'était enfuie, et que des volontaires se lancèrent à travers la campagne, elle avait eu le temps de prendre une notable avance.

Coucou écoutait ce récit avec l'intérêt qui se devine, et il se rendait compte maintenant que son hypothèse d'un enlèvement n'était plus guère vraisemblable en raison des circonstances de la disparition de sa petite amie. « Mais enfin, s'écria-t-il, elle n'est pas bien grande ni bien grosse, Pauline, c'est entendu ; tout de même, elle et son chien font plus de volume qu'une souris ! Et puis, vous devez connaître les environs de votre Pyzdry, vous devez savoir les coins où il est possible de se cacher ! Moi, je vous le dis, je ne comprends pas que vous ne l'ayez pas retrouvée. — C'est incompréhensible en effet. Voulez-vous ma façon de penser, bien franche ? Ou bien, elle s'est tuée en se jetant dans le Puits-du-Feu, — c'est ainsi que nous appelons cet ancien volcan. — Bon, bon, interrompit Coucou, je sais... Ou bien ? — Ou bien, elle est cachée dans quelque coin des ruines. — Quelles ruines ? — Vous ne savez pas qu'il existe à une lieue et

demie de Pyzdry des ruines très curieuses d'une ville tolteque ou aztèque? Elles sont fort étendues avec des multitudes de coins, de recoins, de caves, des conduites d'eau éboulées ; bref, elles sont telles qu'une personne les connaissant y défierait les recherches d'une armée. Oh ! nous les avons explorées de fond en comble, mais nous n'y avons rien trouvé. »

Il y eut un silence assez prolongé, puis le Parisien interrogea : « Et don Rodriguez, et Lucien Leclercq qu'ont-ils dit, quand ils ont appris que Pauline s'était éclipsée? — Au début, ils ont fait semblant de croire à la véracité de nos affirmations, mais ils ont fini par nous déclarer que tout cela, c'était de la comédie, qu'en réalité, nous avions caché la gamine pour ne point la leur livrer. Ils sont partis furieux, avec leurs hommes, hier, dans l'après-midi en proférant des menaces contre nous. Je crois d'ailleurs que s'ils avaient eu sous la main des forces plus nombreuses, il y aurait eu bataille. Probablement se proposent-ils de revenir ultérieurement pour « régler cette affaire » comme disait le don. »

De divers côtés, des Polonais, des nègres se dirigeaient vers les arrivants les uns à pied, les autres à cheval, mais tous armés, car c'était la règle que nul

ne devait quitter les villages sans son fusil, pour le cas d'attaque subite. Si Coucou avait eu l'esprit plus libre, il aurait admiré les champs parfaitement cultivés, les pâturages au milieu desquels il chevauchait maintenant sur une véritable route en excellent état — tout cela contrastant curieusement avec l'aspect inculte et sauvage de cette Prairie qu'il n'avait pas quittée depuis tant de jours. On apercevait déjà les palissades de Pyzdry, que dominait le clocher de bois, assez artistique vraiment, d'une petite église tout récemment construite. « Voici lui dit son guide en lui montrant, à deux kilomètres environ, un second village fortement palissadé lui aussi, voici la résidence de nos braves nègres ; nous l'avons baptisée Libertad. — Ah ! fit Coucou avec un pâle sourire. Est-ce qu'ils se sont au moins bien conduits, mes noirauds ? — Bah ! il y a eu quelques incidents, mais rien de sérieux : ils se sont, en somme, comportés en braves gens et à l'heure qu'il est, ils se trouvent très heureux ; je vous assure que, lorsqu'ils connaîtront votre arrivée, ils sauront vous manifester leur reconnaissance. Sans vous, les pauvres créatures auraient probablement toutes péri, et dans quels supplices ! »

En effet, déjà, par des cavaliers précédant la colonne, le bruit du retour du petit Français s'était répandu, et de toutes parts on accourait.

Le Parisien dut faire taire son chagrin et ses préoccupations pour répondre aux chaleureuses manifestations dont il était l'objet, tant de la part des blancs que de celle des nègres. Vanderchop et Carbougnat exultaient : enfin, on était donc en pays civilisé ! Quant aux Cœurs-de-Feu, ils demeuraient calmes et indifférents en apparence, mais au fond, la popularité de leur sachem produisait sur eux une heureuse impression qui se trahissait de temps à autre par un furtif sourire, une phrase brève, une exclamation.

A quelques centaines de mètres du village, Coucou aperçut le père Lado-mirsky qui accourait vers lui.

Il sauta de son cheval, et le vicillard, tout en larmes, le prit dans ses bras en disant d'une voix entrecoupée :

« Ce n'est pas de ma faute... Pauvre chère petite, si douce, si affectueuse, si gentille... Elle aurait été si heureuse de le revoir « son frère Coucou » comme elle disait... — Je le sais bien, que ce n'est pas votre faute, répondit le gamin. Seulement, j'ai idée que vous avez mal cherché. — Tout, nous avons tout fouillé !

— Oui, mais vous êtes des blancs, et vous n'entendez pas grand'chose à ce genre de sport. Avec le concours de ceux-là (il montrait ses guerriers), nous la retrouverons morte ou vivante, c'est moi qui vous le dis. Ah ! si ce pauvre Thomas était là, il vous la dénicherait vivement, lui ! Mais hélas ! le pauvre diable !... ♦

VII

Une étrange hypothèse.

Coucou voulait se mettre tout de suite en campagne, et ses amis les Polonais, amassés en foule, pêle-mêle avec les nègres, autour de lui, eurent grand'peine à le convaincre de pénétrer dans le village. Ce fut comme une sorte de marche triomphale, au milieu des cris de joie, des cabrioles, des rires heureux des noirs, dont tous voulaient serrer la main de leur libérateur, lui rappelant dans leur langage naïf les épreuves qu'ils avaient subies ensemble. Mais le libérateur avait la tête ailleurs, et mentalement, il les envoyait tous au diable. Néanmoins, il dut se résigner à accorder deux heures de repos à ses hommes, qui établirent leur camp aux portes de la ville, et qui bientôt, se virent

submersés sous les victuailles de toute sorte qu'on leur apportait. La méfiance primitive des Polonais envers eux s'était à peu près évanouie ; il faut dire que, si la réputation des Bonnets-Noirs dont nul au Texas n'ignorait le nom, n'était pas des plus brillantes, celle des Cœurs-de-Feu était excellente ; la présence de Coucou aidant, les braves habitants de Pyzdry oubliaient que leurs hôtes inattendus étaient des Bonnets-Noirs, pour se souvenir seulement qu'ils étaient des Cœurs-de-Feu.

Quant à notre Parisien lui-même, il fut emmené par Ledomirsky, tandis que deux notables accaparaient Carbougnat exubérant et hilare — toujours enveloppé dans le manteau constituant son seul vêtement — et le paisible et souriant Vanderchop. Ledomirsky consigna sa porte à tous ses amis, ayant, disait-il, à s'entretenir avec le petit Français. Bientôt celui-ci se vit presque de force installé devant une table abondamment servie, autour de laquelle s'empressaient la femme du colon et leur jeune servante. Et ma foi, comme Coucou avait bon appétit, et que les émotions ont la réputation de « creuser », il fit largement honneur à un repas tel qu'il n'en avait pas savouré de pareil depuis longtemps. Et la bouche pleine, il bavar-

dait, racontait à bâtons rompus quelques fragments de ses aventures, entre autres la mort de l'infortuné Thomas, dont Pauline avait si souvent parlé, la façon dont, lui-même, il était devenu le chef des Bonnets-Noirs, le but qu'ils poursuivaient, les exploits que, sous ses ordres, ils avaient déjà accomplis.

Et le Polonais écoutait, abasourdi. « Quinze ans ! Si je ne l'avais pas vu à la tête de ses cavaliers, j'aurais peine à ajouter foi à ses paroles ! » s'exclamait-il. Puis ce fut au tour du gamin d'interroger, et la première question qui lui vint aux lèvres fut celle-ci : « Comment se fait-il que Pauline, sachant que c'était son frère qui la venait réclamer — en compagnie de don Rodriguez, il est vrai — se soit enfuie plutôt que de se confier à lui ? » Ledomirsky demeura un instant l'air songeur, puis il répondit : « Cela, je me le suis demandé plus d'une fois. Ce que je pense, c'est qu'elle a ignoré la présence de son frère parmi les arrivants. Quand nos courriers sont arrivés à Pyzdry pour rassurer ceux des habitants qui y étaient restés, ils n'ont dû prononcer ou Pauline n'a entendu que le nom de don Rodriguez Sancha, nom que nul ici n'ignore depuis que les nègres sont devenus nos voisins ; Lucien Leclercq étant au

contraire inconnu de tous, ils auront jugé inutile tout d'abord de parler de lui. — Hum ! fit le Parisien, c'est une explication, en effet. »

Le Polonais posa sa main sur le bras du gamin. « Il y en a une autre, lui dit-il, mais celle-là elle ne repose sur rien, que des impressions, des imaginations peut-être : Pauline était si discrète, si renfermée !

— Allons, s'impacienta Coucou, dites vite, vous ne voyez pas que je ressemble à un pot-au-feu ? — Un pot-au-feu ? — Je bous, quoi ! — Eh bien ! continua le vieillard en hésitant, si Pauline n'était pas la sœur de Lucien Leclercq ? Si elle n'était pas la fille des époux Leclercq qui ont été assassinés par Rodriguez, disent les uns, par Thomas le Canadien, disent les autres ? »

Coucou ouvrit de grands yeux ahuris, jamais pareille pensée ne lui était venue. « Mais ce n'est pas sérieux, s'écria-t-il. Qu'est-ce qui a bien pu vous fourrer une semblable idée dans le citron... pardon, dans la caboche, non, je veux dire dans la tête ? — Je vous l'ai dit, c'est une impression que j'ai qu'il y a dans l'existence de cette enfant plus de mystère que nous ne le supposons ; je ne suis pas né d'hier, j'ai beaucoup vécu, beaucoup

vu, beaucoup retenu et... Je l'ai interrogée aussi adroitemment que je l'ai pu, mais je n'ai rien tiré d'elle ; et pourtant... — Et alors, elle serait la fille de qui ? — De Thomas le Canadien lui-même. »

Le Parisien marchait de stupeur en stupeur ; du reste, l'hypothèse de Lado-mirsky était vraiment surprenante, et l'on ne voyait guère pourquoi, d'une part, Thomas aurait eu intérêt à cacher une identité, qui n'était pas la sienne, pourquoi, d'autre part, les Leclercq, y compris Lucien, auraient accepté de se prêter à ce subterfuge. Et aussi, comment celui-ci aurait-il pu demeurer ignoré de tous ? Mais le Parisien savait que le vieillard n'était pas homme à parler pour le plaisir ; aussi le pressa-t-il de lui donner des éclaircissements. Ils eurent ainsi une assez longue conversation, de laquelle rien ne résulta de bien précis. Comme l'avait dit le colon, ses suppositions résultaient seulement de quelques mots, de réticences, d'espoirs ou de regrets exprimés par la fillette en ses rares moments d'expansion. « Bon, finit par déclarer Coucou, tout cela s'éclaircira à la condition que nous la retrouvions. Donc, il faut la retrouver. Maintenant que ce pauvre Thomas est mort, elle n'a plus que moi, la pauvre gosse... » Sa voix

s'étrangla dans sa gorge, et il esquissa dans l'air un geste de menace à l'adresse d'invisibles ennemis.

Vingt minutes plus tard, le Parisien se mettait en selle ainsi que ses Cœurs-de-Feu ; à chacun d'eux, les Polonais avaient prêté une monture fraîche, afin de leur permettre de laisser reposer les leurs. Seuls, Vanderchop, Carbougnat et les Indiens blessés n'étaient pas de la partie, le premier parce qu'il n'aurait été d'aucune utilité, les derniers parce qu'on les avait remis aux mains de braves colons qui s'étaient chargés de leur donner un gîte confortable, le capitaine enfin parce que selon l'expression de Coucou, il était déjà parti en balade... « en balade dans les vignes du Seigneur ». Le brave homme en effet avait fait avec tant de conviction honneur aux victuailles et aux boissons que ses hôtes s'étaient empressés de lui offrir, qu'il commençait à divaguer ferme, racontant d'une voix déjà pâteuse, force histoires « du temps où il était dieu », et les entremêlant avec d'autres histoires « du temps où il naviguait dans les airs », à en donner la migraine à un professionnel des charades et autres devinettes. Une quinzaine de Polonais de bonne volonté et autant de nègres, tous montés, s'étaient joints aux Bonnets-Noirs pour

leur servir de guides, et il fut convenu que cet imposant effectif — plus de cinquante hommes — se partagerait en six groupes dont chacun explorerait à fond un secteur déterminé. Notre gamin se fiant à ce qu'on lui avait appris s'était réservé le plus complexe de tous, les fameuses ruines de la cité toltèque ou aztèque, qui étaient selon l'avis général le seul lieu où la fillette eût pu trouver à se cacher, à supposer qu'elle fût toujours vivante. Quand tout fut bien convenu, chaque détachement se mit en route de son côté ; c'est naturellement celui de notre ami Coucou que nous suivrons.

Ces ruines, qu'un lettré de Pyzdry avait baptisées Nécropolis, la ville morte, étaient situées du côté opposé à celui où se dressait le volcan ; c'est ce qui explique que notre jeune héros n'en eût pas autrefois découvert l'existence. Elles s'élevaient sur la pente d'une colline, juste derrière le village nègre, à une lieue à peine de Pyzdry. Quand on arrivait au sommet de la colline, on n'avait devant les yeux, sur le versant, qu'un amas de verdure, d'où, ça et là, émergeaient des boursouflures, des éminences que l'on pouvait fort bien prendre pour des accidents de terrain. Mais, quand on s'approchait de ce fouillis de végétation, l'on

reconnaissait bien vite que, sous le lierre et les innombrables et puissantes plantes parasites, se dissimulaient d'énormes pans de murs écroulés d'abord — sans doute les fortifications de l'antique cité — puis plus loin, des tas de moellons, de blocs de pierre plus ou moins taillés qui apparemment avaient été des maisons ou des groupes de maisons ; de larges espaces où la terre n'était recouverte que de son manteau d'arbustes, sans aucun de ces vestiges du passé, figuraient les places.

Quel peuple avait construit autrefois ses habitations en ce lieu ? Chacun sait combien est obscure l'histoire des anciennes nations qui occupèrent l'Amérique du Nord ; il n'est donc pas surprenant qu'on soit embarrassé pour répondre à cette question, dont les savants se débarrassaient en invoquant des Toltèques ou Aztèques dont ils ne savent pas grand'-chose. Il paraît en tout cas avéré que nombre de régions aujourd'hui complètement désertes, et même, où, à l'heure actuelle, la vie serait impossible à préciser, habitées par des nations importantes ; et il n'y a là rien qui doive surprendre, si l'on veut bien se souvenir que le terrible désert de sable que nous appelons le Sahara fut, lui aussi, au nombre des

contrées relativement très peuplées, et qu'il y existe des ruines de villes importantes (par exemple celles de Tademekka ou Es-Souk, à mi-chemin entre Tombouctou et In-Salah.)

Mais ces problèmes archéologiques préoccupaient bien peu notre Parisien. Ayant arrêté son cheval, il considérait ce chaos avec désolation, et aussi avec colère. « Non, disait-il à mi-voix, ils se sont fourré le doigt dans l'œil jusqu'à la cinquante-troisième phalange, pas d'erreur ! Je vous demande si Pauline, même accompagnée du dénommé Toby, aurait jamais eu le courage de se risquer là dedans, dans ce tas de pavés où il doit pousser vingt-cinq mille fois plus de serpents, que de champignons dans la forêt de Meudon. Et si jamais elle a eu cette idée saugrenue, la pauvre petite... ce n'est pas elle que nous retrouverons ce sera son cadavre ! Si même jamais nous le retrouvons ! »

Tandis qu'il se livrait à ces réflexions peu consolantes, une idée lui traversa le cerveau, qui le fit tressaillir. « Eh bien ! fit-il à haute voix, de deux choses l'une, ou bien Pauline est morte, ou bien elle est vivante... Je vais parcourir ces ruines en l'appelant à haute voix ; si elle est vivante — et qu'elle soit ici bien entendu — elle

ne pourra manquer de reconnaître mon sympathique organe, et elle me répondra. — Oui, fit un des Polonais, cela peut être tenté ; nous l'avons bien appelée, nous aussi, et rien n'a fait écho à nos cris, mais elle pouvait se méfier, croire à un piège. Oui, c'est à essayer. Inutile de nous en mêler tous ; je connais un peu les ruines, je vais vous conduire, moi. Mettez pied à terre et suivez-moi. »

VIII

Dans les ruines de l'aqueduc.

Ce fut un étrange voyage. Bien que la journée s'avancât, le soleil était encore haut sur l'horizon, et pourtant, dès qu'ils eurent pénétré, après escalade d'un monceau de grosses pierres de taille éboulées, sous la voûte de ramures et de bran- chages, c'est à peine s'ils voyaient assez clair pour se diriger. A chaque pas qu'ils faisaient, ils entendaient dans l'ombre, parmi les ruines, de tous côtés, des frôlement inquiétants, des siflements sus- pects : serpents, lézards ou autres reptiles s'enfuyaient dans leurs impénétrables retraites. Et de toutes parts s'ouvraient des trous béants, des encoignures, des recoins.

L'emplacement primitif des rues de la cité morte était encore assez bien indiqué, quoique encombré de débris qui y avaient roulé ; c'était ce lacis de voies à peu près praticables qu'ils suivaient. Toutes les minutes, Coucou lançait de sa voix claire, en français, un appel qui résonnait au loin : « Pauline ! C'est moi Coucou qui vous cherche. Venez, vous n'avez plus rien à craindre, Rodriguez est parti. » Mais pendant près d'une demi-heure, ils circulèrent dans ce dédale sans que rien leur répondît. « Parbleu, fit le gamin en haussant les épaules, c'était jugé. La pauvre gosse serait morte de peur là dedans ! Nous y perdons notre temps et notre jeunesse, trotttons ailleurs. » Mais son guide, un jeune homme de quelque vingt-cinq ans appelé Daniel Paonof était tenace et il ne se rendait pas ; soudain, il porta ses doigts à sa bouche et émit ainsi plusieurs coups de sifflets retentissants, après quoi, il appela de toutes ses forces. « Toby ! Toby ! Viens, mon bon chien ! » A peine avait-il terminé que Coucou et lui sursautèrent : il leur avait bien semblé percevoir, au loin, bien loin, comme un gémissement ou un hurlement plaintif de bête blessée. Il renouvela ses appels, et la même réponse lui vint.

« Eh bien ! s'exclama-t-il triomphant,

Êtes-vous convaincu? C'est le chien qui m'a entendu, et qui me fait savoir qu'il est bien aux alentours. — Peut-être bien, concéda le Parisien ébranlé, mais alors, pourquoi ne vient-il pas vers nous? — C'est impossible à deviner: sans doute ne veut-il pas quitter sa petite maîtresse. Il ne nous reste plus qu'à les découvrir tous deux, en nous guidant d'après la voix de Toby. » Mais la tâche était plus difficile qu'il ne semblait. Plusieurs nouveaux appels, demeurèrent sans écho, et lorsqu'enfin le chien hurla de nouveau, le son paraissait venir d'un point tout opposé à celui d'où il émanait primitivement, — ce que sans doute, il fallait attribuer à une illusion d'acoustique due aux résonances. — Lorsqu'ils se crurent à peu près sûrs de la direction générale à suivre, ils se dirigèrent de ce côté, mais il se trouva que c'était précisément le plus difficile et celui où s'ouvraient le moins de voies praticables; ils durent se résoudre à essayer d'escalader les tas de pierres amoncelées qui formaient une barrière continue à leur marche, mais il fallut vite y renoncer: là-dessous, tout un peuple innombrable de reptiles grouillait, et dans leur nombre incalculable, il devait bien s'en trouver plus d'un dont la bles-
sure fût mortelle.

Le temps passait et la nuit était proche. Daniel Paonof appela encore, écouta, puis tout à coup, frappant sur l'épaule de son compagnon : « Inutile de persister, dit-il, je sais où elle est. Idiot que je suis de n'y avoir pas pensé plus tôt ! Le plus simple est de suivre tout droit l'espèce d'avenue où nous nous trouvons ; elle nous conduira hors des ruines, mais, à l'extrémité opposée à celle par où nous nous y sommes engagés ; ensuite, en tournant à gauche, nous trouverons la conduite d'eau. Je parie un bœuf contre un œuf que c'est là qu'elle s'est réfugiée. — Qu'est-ce que la conduite d'eau ? demanda le Parisien. — Vous verrez. Un aqueduc que les habitants avaient construit pour aller chercher de l'eau à un gros ruisseau aujourd'hui presque tari, qui coule le long du flanc d'une colline voisine. C'est un travail énorme. Mais c'est étrange qu'elle ait choisi ce coin-là... » Il n'en dit pas plus long et se mit en marche aussi vite que le permettaient le sol et la demi-obscurité. Coucou le suivait, torturé d'angoisse et d'impatience.

Cette Nécropolis, la bien nommée, occupait une étendue considérable, et il leur fallut un bon quart d'heure pour gagner enfin l'air libre ; ainsi que l'avait

annoncé le Polonais, le Parisien aperçut à sa gauche une sorte de muraille fort large, toute éboulée par places, presque intacte à d'autres, et dont la partie supérieure avait manifestement été aménagée pour que l'eau y pût couler sans se répandre ; elle avait bien deux kilomètres de long et aboutissait, d'une part aux fortifications de la ville, de l'autre à une colline, traversant et barrant la petite vallée qui séparait celle-ci de l'éminence où avait été construite Nécropolis elle-même. Ils eurent tôt fait de gagner le pied de l'aqueduc, en un point où une brèche y était ouverte ; s'armant de longs bâtons feuillus dont ils frappaient autour d'eux pour chasser les serpents, ils se hissèrent jusqu'au sommet de l'Éboulis, et là, Coucou eut la surprise de constater que l'intérieur de la muraille était creux, c'est-à-dire qu'un couloir continu y avait été ménagé, soit pour servir de passage secret, soit simplement pour faciliter les réparations. Cette galerie avait environ un mètre et demi de large sur deux de haut, mais elle était naturellement fort encombrée. De sa voix retentissante, Daniel Paonof appela, et cette fois ce fut un hurlement qui lui parvint fort distinct, et semblable à ceux que poussent les chiens quand ils « hurlent à la mort. »

Coucou frémît.

« Oh ! murmura-t-il, avez-vous entendu ? Si elle était saine et sauve, le chien ne crierait pas ainsi. » Son compagnon ne répondit pas et résolument s'engagea dans le couloir.

Ce n'était pas une tâche facile que d'y avancer, et non seulement elle était pénible, mais encore elle présentait de réels dangers à cause des risques d'effondrement ; mais il en eût fallu davantage pour les faire reculer, depuis qu'ils étaient assurés de se trouver sur la bonne voie. Prudemment et au prix d'une gymnastique périlleuse, ils progressaient peu à peu, mais il vint un moment où la lumière qui, jusque-là, leur venait par les fentes de la muraille, leur manqua tout à fait. Heureusement, le Polonais s'était muni d'une lanterne qu'il alluma.

Maintenant le chien ne cessait de donner de la voix, entremêlant ses plaintes de grognements menaçants comme s'il n'avait pas su s'il devait accueillir ou repousser les arrivants. Chose étrange, Coucou avait beau multiplier les « Pauline, Pauline, c'est moi, Coucou ! » la fillette ne donnait pas signe d'existence. Enfin, il vint un moment où les aboiements devinrent tout proches, éclatèrent à quelques pas d'eux ; le Parisien, impétueu-

sement s'élança en avant, hors du cercle lumineux projeté par la lanterne, et il entendit une voix qui lui criait :

« Halte ! Vous allez... » Il ne comprit pas le reste, parce qu'au même instant, le sol manquait sous ses pas, et il dégringolait dans le vide d'abord, puis, sur une pente raide, au milieu d'une avalanche de pierres qui, l'accompagnant dans sa chute, menaçaient de l'assommer. Et juste au moment où il sentait qu'il s'immobilisait enfin, non sans que les cailloux — heureusement que ce n'étaient pas des moellons — continuassent à s'abattre sur lui, il perçut tout auprès de lui comme un rugissement furieux, et des dents aiguës s'enfonçaient dans son épaule gauche. « Cet abruti de chien va m'étrangler, pensa-t-il. » Avec son habituelle présence d'esprit, sans essayer de se débattre, il atteignit son couteau à sa ceinture, le dégaina et, de toutes ses forces, il frappa.

Seulement, il ne rencontra que le vide.

Sans qu'il pût encore deviner pour quelle cause, le chien l'avait lâché et il l'entendait qui, dans l'ombre, pleurait doucement, plaintivement. « Bon sang, murmura Coucou en se redressant parmi les pierres croulantes, elle est là ! » Un rayon de lumière à peine distinct filtra jusqu'à lui et une voix, d'en haut lui

demandea : « Etes-vous blessé ? — Pas de bobo, répliqua-t-il. Deux sous de clarté siouplait ! » Alors, il vit, à dix pas, dans le trou où il avait roulé, un groupe singulier ; une fillette blême, les yeux caves, soulevée sur un coude, et un grand chien gris qui lui léchait le visage. Il cria : « Pauline, c'est moi, Coucou ! »

Mais le chien grondant s'était retourné vers lui. En un tour de main, le Parisien dégagea le lasso fixé à sa ceinture et qu'en bon « Indien », il ne quittait jamais, et la lanière sifflante s'abattit avec une précision mathématique sur le cou de l'animal, qui renversé par une brusque secousse, s'effondra sur le sol. Déjà Coucou était sur lui, ligotait avec le lasso lui-même les pattes de la pauvre et fidèle bête, lui dégageait le cou pour qu'elle pût respirer, et la seconde d'après il tenait dans ses bras sa Pauline qui n'avait pas prononcé un mot, si faible que, lorsqu'il l'eut soulevée un peu, elle retomba à terre avec un gémissement.

« Pauline, s'exclama-t-il, qu'avez-vous ? Mais, malheur de moi, elle va casser sa pipe ! Qu'avez-vous ? — Faim, j'ai faim, murmura-t-elle en un souffle. — Hé, là-haut, hurla le gamin, entendez-vous, elle a faim ! Envoyez-nous quelque chose, n'importe quoi ! — Je n'ai rien, répliqua

le Polonais d'un ton désespéré. Mais comment est-elle là? — On verra plus tard, nom d'une pipe ! Trottez auprès des copains, et ramenez-nous de quoi casser la croûte, ouste, vieux frère, galopez, vous devriez déjà être revenu. » Et tandis qu'il entendait les pas de Daniel s'éloigner, il approchait des lèvres de Pauline sa gourde en peau de bouc, pleine d'un mélange d'eau-de-vie et d'eau qu'il devait à la générosité de Ladomirsky. Avidement, elle but, mais il l'arrêta bientôt.

« Assez, petite sœur, faut pas vous mettre en ribote, ce n'est pas le moment... Là, appuyez-vous sur moi et asseyez-vous un peu plus confortablement... Pas épataante, notre maison de campagne ; entre nous, j'en connais aux environs de Nogent qui sont mieux que ça, mais qu'est-ce que ça fait, puisque nous voilà tous les deux réunis? Ça va déjà un peu mieux, pas vrai? Un bon bifteck, fines herbes là-dessus et il n'y paraîtra plus ; pour l'instant, il ne manque que le bifteck et les fines herbes, mais ça viendra. Pas commode votre cabot, savez-vous? C'est qu'il m'a entamé la peau avec un entrain... Ah! vous savez, les larmes, c'est défendu, ou sans ça, je m'en retourne par le même chemin. »

Et en effet, Pauline pleurait, mais de joie et d'espoir.

IX

Nouveaux périls.

Si Coucou s'acharnait à étourdir sa petite amie de son verbiage, c'est d'abord parce que, de sa nature, il était quelque peu bavard, et c'est aussi parce qu'il espérait retarder ainsi le moment où elle lui demanderait des nouvelles de Thomas.

A la faible lueur de la lanterne que Daniel Paonof avait posée au sommet de l'éboulis, il la voyait si débile, si blême, si manifestement épuisée, qu'il prit aussitôt la résolution de remettre à plus tard la révélation de la vérité. Il continua donc à babiller et elle le regardait avec un sourire ravi murmurant parfois tout bas :

« Coucou c'est vous c'est bien vous... »

Et à la fin elle risqua cette question qui lui brûlait les lèvres depuis le début de l'entretien : « Et Thomas, mon bon père Thomas? — C'est justement lui, répliqua le gamin en mentant effrontément, qui m'envoie vous chercher. Ah ! nous en avons eu des aventures, tous les deux, allez... — Alors, il vit, il n'a pas succombé sous les coups de ses ennemis? — Hein, Thomas? Allons donc ! Il en

faudrait de plus redoutables que Rodriguez et sa bande pour avoir raison de lui, on dirait que vous ne le connaissez pas, ma parole ! »

Là-dessus, il inventa de toutes pièces, une histoire de son cru, aux termes de laquelle le Canadien, empêché de venir lui-même quérir sa protégée, avait délégué Coucou à cette mission ; puis pour faire diversion, il fit encore avaler à la fillette une gorgée de son breuvage, s'en fut vérifier les liens du chien, qui, du reste, constatant que le nouveau venu ne faisait aucun mal à sa petite maîtresse, se montrait d'humeur plus pacifique, et enfin installa de son mieux Pauline dans un recoin du réduit. Cela fait, il examina son épaule endommagée, constata que tout se réduisait à quelques contusions plus douloureuses que dangereuses, puis s'asseyant auprès de Pauline, il se mit à lui parler à mi-voix, la berçant pour ainsi dire, comme il eût fait d'un bébé.

Il se rendait compte maintenant du lieu où il se trouvait ; l'aqueduc était en réalité composé de deux murailles parallèles et verticales, réunies à leur partie supérieure par une voûte concave, destinée à l'écoulement de l'eau. Sous cette voûte, en certains endroits, on avait comblé l'intervalle en y entassant des blocs de

pierre, laissant juste la place pour la galerie qui avait servi à notre Coucou ; en d'autres, le vide existait au-dessous de cette galerie, le point où le Parisien avait dégringolé était précisément de ceux-ci : le sol du couloir, s'effondrant sous les atteintes du temps, avait laissé là un trou béant où il était tombé, ce trou avait bien sept mètres de profondeur, et, même en montant sur l'amoncellement des gravats éboulés, il n'atteignait pas le niveau du sol du passage secret. Inutile de chercher à se tirer de là sans aide.

Cette attente dura une demi-heure ; Pauline, les yeux clos, paraissait dormir, mais Coucou, lui, commençait à s'impatienter.

Soudain Toby s'agita en grognant sourdement et en prêtant l'oreille, il parut à notre Parisien qu'il entendait effectivement un bruit de pas encore éloigné, mais qui bientôt se fit plus distinct.

Alors se redressant, il cria joyeusement : « Hé ! là-bas, grouillez-vous s'il y a moyen ! On commence à trouver le temps long, nous autres ! » Aucune voix ne lui répondit, et pourtant, les arrivants étaient maintenant tout proches. Il renouvela son appel, et cette fois, quelqu'un prononça quelques paroles qu'il ne comprit

pas : chose étrange, il ne reconnaissait pas l'organe de Daniel Paonof.

« Oh ! oh ! grommela-t-il, est-ce que par hasard, il se mijoterait encore quelque sale blague à notre intention ? Ça serait fort par exemple. Mettons-nous toujours à l'abri... » Il obligea la fillette à se lever et la conduisit dans un recoin où, d'en haut, il était impossible de rien apercevoir, ensuite, il y traîna le chien, et lui-même se tapit derrière un tas de pierres au sommet duquel vivement, il se construisit une espèce de rempart qui, le cas échéant, le mit à l'abri des balles, tout en lui permettant de diriger ses regards vers la galerie. Bientôt, il distingua plusieurs ombres qui, s'arrêtant un peu en arrière de l'endroit où le sol manquait, essaient d'apercevoir ce qu'il y avait dans ce trou ; l'une d'elles même, armée d'une lanterne très puissante, se coucha à plat ventre au risque de dégringoler, sondant l'obscurité de son instrument d'éclairage tenu à bout de bras. Coucou demeura stupéfait, car, à la faible lueur du luminaire laissé par Paonof, il distinguait parfaitement ce que n'était là ni un Polonais, ni un Cœur-de-Feu ; le personnage, très brun, le visage couvert d'une barbe hirsute, n'était d'ailleurs ni sympathique ni rassurant, et il ressemblait trait

pour trait aux tristes individus recrutés par don Rodriguez et les autres planteurs pour leur servir de gardes-chiourmes ou de soldats. C'était incompréhensible et pour un peu, Coucou eût douté du témoignage de ses sens.

Cependant, l'homme conversait à mi-voix avec ceux qui étaient restés derrière lui, et des phrases, prononcées en espagnol, arrivaient jusqu'au gamin. « Tu vois, il n'y a personne. — Cependant le Polonais est bien sorti de l'aqueduc, seul, alors qu'il y était entré avec le Bonnet-Noir. — Enfin, regarde toi-même... — Et puis voyons, tu n'as donc pas entendu tout à l'heure? Quelqu'un appelait, c'était évidemment le Bonnet-Noir en question, et il est probable qu'il n'était pas resté là pour son plaisir. — Alors, il n'y a qu'une chose à faire, c'est de descendre là dedans. — Et s'il s'y trouve quelqu'un, il pourra nous fusiller à loisir ! Merci bien ! Faisons plutôt demi-tour. — Imbécile, nous avons peut-être là l'occasion de gagner la prime, et même les primes, si la gainine est dans le trou, et nous n'en profiterions pas ! — Eh bien ! vas-y, toi qui parle si bien ! — Pour sûr que je vais y aller, aide-moi seulement. »

Maintenant, après cette conversation, Coucou croyait bien comprendre enfin,

et la colère lui venait de constater à la fois l'acharnement de ses ennemis et la maliginité du sort. Dans son idée, don Rodriguez avait laissé quelques-uns de ses hommes, les plus adroits probablement, autour du village de Pyzdry, avec ordre de s'y dissimuler et d'y enlever la fillette quand elle reparaîtrait ; peut-être s'était-il assuré des complicités sinon parmi les Polonais, du moins parmi les nègres. Quoi qu'il en fût, les individus dont il venait d'entendre la conversation devaient lui appartenir : tapis dans les ruines, ils avaient vu Daniel et Coucou pénétrer dans l'aqueduc : constatant que le premier en sortait seul et fort affaîré, ils l'avaient attaqué et tué, puis, pensant avec raison que cet aqueduc devait recéler des choses intéressantes, ils s'y étaient engagés à leur tour...

Il n'était pas très aisément de descendre de la galerie dans le trou, d'abord à cause de la hauteur à franchir, ensuite parce que la partie antérieure du sol maçonné de cette galerie était fort peu solide ainsi que notre Parisien en avait fait l'expérience. Mais ses ennemis étaient des gens déterminés ; en dépit de leurs hésitations, ils déployèrent une corde qu'ils firent pendre dans le vide, et l'un d'eux se mit en devoir de s'y laisser glisser. Coucou

l'apercevait nettement, et une terrible angoisse l'étreignait ; dans sa loyauté, il se demandait s'il avait le droit de tirer sur ces hommes : ne pouvait-il se tromper sur leur identité et leurs intentions ? Ses doutes durèrent jusqu'à ce que l'autre fût près de poser le pied sur le sommet des matériaux écroulés, mais à ce moment, le personnage ayant tourné la tête, distingua vaguement dans le recoin qui l'avait jusqu'alors dissimulée, Pauline accroupie. « Allons donc ! hurla-t-il avec un rire grossier, je savais bien qu'elle était là, la mauviette ! A nous la prime, à nous... » Un coup de feu qui vibra sous les voûtes comme un coup de tonnerre lui coupa la parole, il lâcha sa corde et tomba à la renverse ; se découvrant juste autant qu'il était nécessaire, le gamin venait de tirer sur lui.

Ce fut là-haut, un concert de vociférations furieuses, cependant que, prudemment, les compagnons du mort, ou du blessé, se reculaient pour se mettre à l'abri des balles. Malgré cela, la situation de notre brave Parisien et de sa protégée était bien loin d'être favorable : Daniel Paonof tué, qui préviendrait les Cœurs-de-Feu demeurés à l'entrée de la ville morte de se porter au secours de leur chef ? Comment réconforter Pauline ? Les

deux enfants étaient bloqués là, et nul doute que, pour peu que le siège durât, leurs ennemis peut-être prochainement renforcés ne vinssent à bout d'eux. « Ah ! songeait Coucou les dents serrées, s'il y a des gens qui sont venus au monde coiffés, comme on dit, je ne suis pas de ceux-là, sûrement ! C'est à vous dégoûter de tout, parcle ! Ça allait à peu près, j'avais retrouvé la gamine, et voilà qu'il me tombe sur le dos ces sales ouistitis qui sortent on ne sait pas d'où !... Si j'avais seulement de quoi donner à sœurette une croûte à se mettre sous la dent ! Mais oui, en retournant mes poches, je ne trouverais pas de quoi nourrir un moincau ! » L'exaspération le transportait, et tout en rechargeant fiévreusement son pistolet, il se mettait le cerveau à la torture pour trouver un moyen de se tirer de cette fâcheuse conjoncture. Et il n'en trouvait aucun, et de fait, il n'en existait pas d'autre que d'attendre. Mais attendre quoi ?

Un temps assez long, vingt minutes peut-être, s'écoula, pendant lequel il s'efforçait de consoler à distance Pauline qui, un peu ranimée, demandait des explications ; elle faisait d'ailleurs bonne contenance, et souriait faiblement à son défenseur. Quant aux assaillants, l'un

d'eux devait être resté en observation, car on percevait parfois de légers bruits, mais l'autre ou les autres s'étaient sans doute éclipsés, puisque nulle conversation ne frappait l'oreille de Coucou ; celui-ci ne doutait pas qu'ils fussent allés chercher de l'aide. Soudain, un fracas singulier le fit tressaillir ; on eût dit qu'avec des pics ou des marteaux on tâchait de briser ou d'enlever des blocs de pierre : qu'est-ce que cela signifiait ? Ce travail dura quelque temps, puis il y eut des exclamations de triomphe ; mais celles-ci au lieu d'être assourdies et lointaines parvenaient très nettement aux assiégés, comme si au lieu de venir d'en haut, c'est-à-dire du couloir, elles eussent été proférées par des gens placés sur le même plan qu'eux. Et en un clin d'œil, la vérité se fit jour dans le cerveau du Parisien : ses adversaires avaient, hors de la portée de ses pistolets, fait un trou dans le sol de la galerie et par là, ils étaient descendus jusqu'au fond de l'espace vide qui séparait les deux murailles formant l'aqueduc. Ainsi, pour arriver jusqu'à Coucou et Pauline, ils n'avaient plus qu'à avancer sans rencontrer d'autre obstacle que l'amas de pierres éboulées sur lequel notre héros avait dégringolé et qui pour l'instant lui servait de cachette. Mais cet amas

était aussi nuisible qu'utile à la défense de la position, car il masquait au gamin l'approche de ses adversaires ; hardiment, rageusement, Coucou se leva et voulut s'élançer escalader cette masse de débris : un coup de feu retentit et une balle lui laboura légèrement la joue gauche ; l'homme placé au sommet de la galerie était toujours en observation. Force fut donc à l'infortuné sachem de se dissimuler à nouveau. Et il entendait déjà les pas de ses ennemis qui, de l'autre côté du tas de moellons, s'avançaient à la curée...

X

Bataille dans les ruines.

Notre Coucou n'était pas un garçon à hésiter longtemps. De l'un de ses deux pistolets doubles, il visa soigneusement la grosse lanterne que ses ennemis avaient posée au bord du trou, et à la lueur de laquelle l'homme demeuré en observation venait de tirer sur lui, et pressa la détente. La lanterne vola en éclats, et il ne resta plus, pour éclairer la scène que celle, bien faible, de Paonof. Alors profitant des quasi-ténèbres qui le mettaient à l'abri d'un tir plongeant, il s'élança, escalada à

tâtons le tas de moellons et de gravats qui le séparait de ses adversaires et d'un coup d'œil envisagea la situation.

Cinq hommes, dont trois munis de torches fabriquées avec des branches résineuses, s'avançaient vers lui, ils n'étaient plus guère qu'à une vingtaine de pas. Apercevant vaguement sa silhouette au sommet du monceau de débris, ils s'écrièrent : « Le voilà, le voilà ! — Oui, riposta le gamin de sa voix claire, le voilà ! » En même temps, il tirait sur l'homme le plus rapproché qui, poussant un grand cri, tomba à la renverse, et, prévoyant la riposte, il se jetait à genoux derrière un gros bloc de pierre : excellente précaution, car quatre détonations retentirent, sans que les projectiles lui fissent aucun mal.

Mais la fumée des coups de feu et celle des torches voilaient complètement la faible lueur émanée de celles-ci, de sorte que ce fut à peu près dans l'obscurité que le combat se poursuivit. Il fut d'ailleurs de peu de durée.

Vociférant des injures et des menaces, les quatre survivants se ruèrent à l'assaut, et Coucou distingua leurs ombres au pied de son monticule ; il lui restait deux coups de feu à tirer, et il ne voulait les utiliser qu'à bon escient. Abrité derrière sa

barricade, il attendit donc qu'ils fussent à mi-hauteur, et tira presque à bout portant sur l'un des assaillants qui s'effondra ; mais sa dernière balle fut perdue, parce qu'il fit feu trop précipitamment. « Nous t'aurons, maudit diable rouge ! hurla l'un des bandits en lâchant lui aussi un coup de pistolet. » Mais, mal équilibré sur les pierres branlantes, il oscilla et tomba à la renverse, pour d'ailleurs se relever aussitôt ; seulement dans sa chute, il avait entraîné son plus proche voisin qui culbuta lui aussi : un seul restait donc debout. « A nous deux, l'ami ! lui cria le gamin, en s'élançant hors de sa cachette. » L'homme d'une main tenait une torche, de l'autre une sorte de sabre court, à l'aide duquel il essaya de parer le coup que lui portait son adversaire. Mais, le fer de la hachette, bien que dévié, lui entama si profondément l'épaule droite qu'il lâcha son arme et sa torche, et battit en retraite en hurlant de douleur.

« En voilà trois ! s'exclama Coucou, aux deux autres maintenant ! » Le visage inondé de sang, les yeux brillants d'intrépidité, il apparaissait à la rouge lumière des torches gisant à terre, comme un jeune dieu guerrier, et telle fut l'impression qu'il causa aux deux survivants qu'ils n'osèrent

pas l'affronter. Reculant, ils portèrent la main à leur ceinture pour y prendre des armes à feu. Mais avant qu'ils eussent pu s'en servir, et à l'instant où le gamin cherchait du regard un abri contre leurs balles, un nouveau personnage entra en ligne.

Coucou entendit soudain derrière lui un bruit de pierres entre-choquées, un halètement rauque, semblable au grondement d'un sauve, puis une petite voix faible qui murmurait : « Va, Toby, pille, pille ! Saute dessus ! Une ombre grise passa comme unc flèche auprès de lui, s'enleva de terre en un saut formidable pour bondir à la gorge d'un de ses adversaires qu'elle renversa en un clin d'œil. Quant à l'autre, médusé, épouvanté, ne comprenant pas quel était ce nouveau combattant, il restait là, cloué sur place par la stupeur. Ce fut seulement quand il reçut sur la tête un solide coup du plat d'une hache, qu'il reprit conscience de la réalité, pour, d'ailleurs, la perdre aussitôt, car il roula sur le sol assommé...

« Eh bien ! fit Coucou en essuyant d'un revers de main le sang qui coulait de sa joue, voilà ce qui s'appelle une bataille, je crois... Vrai, ce n'est pas très beau, surtout en pleine obscurité, comme ça... Mais ce cabot est enragé, il va mettre

son bonhomme en charpie. Hé ! là, le copain à quatre quilles, faut te calmer, tu vois bien qu'il en a plus qu'il n'en demandait... » L'homme, s'il n'était pas mort, n'en valait guère mieux, le cou ouvert, la mâchoire inférieure broyée, et pourtant, l'animal s'acharnait encore sur lui ; il ne s'arrêta que lorsque la même petite voix douce l'eût appelé : « Toby, mon toutou, viens trouver petite maîtresse. Toby !... » Alors seulement Coucou se retourna et il eut l'explication de l'intervention providentielle du chien : à sa droite, appuyée contre la muraille, cette silhouette mince et presque indistincte ne pouvait être que celle de Pauline ; c'était la filette qui avait délivré son chien, qui l'avait conduit et excité au combat.

« Pauline ! s'écria Coucou en s'élançant vers elle. Eh bien ! entre nous, vous savez, vous avez eu l'œil, et la bonne ! Il est arrivé, comme Pâques, entre le 1^{er} janvier et le 31 décembre, votre m'sieu Toby, c'est-à-dire juste quand il fallait... Mais elle tombe en faiblesse ! Pauline ! »

Épuisée, mourant d'inanition, la pauvre gamine ne se soutenait qu'à peine, et il fallut que Coucou la fit asseoir sur une grosse pierre ; une gorgée du liquide contenu dans la gourde du Parisien la

ranima un peu. « Coucou, murmura-t-elle, c'est fini, n'est-ce pas? Il n'en reste plus, de ces méchants hommes? — Si encore un, là-haut. Mais pour le moment il ne peut pas nous faire grand mal, puisque entre lui et nous, il y a la voûte qui soutient la galerie. — Il doit être parti, je crois, continua-t-elle ; du reste sans cela, il aurait tiré sur moi quand je suis venue vous rejoindre avec Toby. — Une fameuse idée que vous avez eue là, sœurrette. Ce qui eût été moins drôle, ç'aurait été que le chien se trompe, et saute sur bibi ! Merci, je connais déjà ses crocs, ça me suffit jusqu'à la prochaine fois. — Ce n'était pas à craindre, car je lui montrais du doigt ceux qu'il devait attaquer et il me comprend très bien, Toby ! Regardez, il vous connaît ; déjà il sait que vous êtes un ami. » En effet, le vaillant animal s'approchait de Coucou en remuant sa queue, et le gamin flatta sa grosse tête toute dégouttante de sang. « J'aime mieux être de ses amis, en effet, grommela Coucou qui, tout en parlant, rechargeait vivement ses pistolets. Maintenant, il faudrait voir à sortir d'ici et au trot. La petite a l'air d'avoir l'estomac beaucoup plus bas que les talons, et je sais que, pour ma part, je n'aimerais pas avoir le mien dans cette position-là. Comment

nous allons nous y prendre, c'est ce que je ne sais pas. »

Il se munit d'une des torches et rapidement examina le champ de bataille détournant avec un frisson ses regards des cinq corps sanglants qui gisaient sur le sol, et cherchant à sonder l'obscurité opaque qui s'étendait au delà du cercle de lumière.

Il songçait non sans anxiété que le sixième bandit pourrait se glisser tout auprès de lui sans qu'il l'aperçût, et le fusiller à sa guise, et, indécis, il prêtait l'oreille. Mais aucun bruit ne venait : peut-être ce misérable était-il encore allé chercher du renfort. Cette pensée était à peine née dans le cerveau du Parisien qu'il prit sa résolution. S'il en vient d'autres, dit-il, ils arriveront du même côté que les premiers. La seule chose à faire, c'est de filer dans la direction opposée. Marchons. » Soutenant Pauline défaillante, il escalada à nouveau le monceau de pierres écroulées, et redescendit de l'autre côté, dans le trou : un regard en haut, vers l'inaccessible galerie, le convainquit que leur dernier adversaire avait pris la fuite, car la lanterne de Paonof avait disparu. Du moins ne couraient-ils pas le risque d'être canardés par lui.

Alors, à la lueur imprécise de leur torche, ils continuèrent leur marche dans ce sinistre séjour, entre les hautes et cyclopéennes murailles. Quand ils eurent dépassé la coupure de la galerie, le sol se mit à remonter de sorte qu'ils touchaient presque de la tête le sommet de la voûte ; mais nulle part, ils n'apercevaient la moindre brèche qui leur permit de sortir de cette prison.

« Enfin, Pauline, s'exclama soudain le gamin, vous y êtes bien entrée, vous, ici ? — Oui, oui, fit-elle, mais le passage par lequel je m'étais glissée s'est écroulé, ensevelissant les provisions que j'avais apportées pour moi et pour Toby... — Toujours ma veine, ronchonna Coucou. De la veine, pourtant, depuis quelque temps j'en avais : c'est justement pour cela que ça ne devait pas durer. Si seulement j'avais prévu cette histoire, j'aurais apporté avec moi cinq ou six cent mille kilos de poudre, et j'y aurais fait un trou à leur aqueduc, de quoi faire passer un régiment de cavalerie de front ! Mais qui donc aurait été penser à prendre une précaution pareille ? »

Il s'efforçait de plaisanter dans l'espoir de rendre courage à sa compagne ; mais, il ne le comprenait que trop, ce n'était pas le courage qui manquait à la pauvre

enfant, c'étaient les forces, et il songeait avec terreur qu'avant un quart d'heure, elle serait incapable de faire un pas.

Leur marche lugubre, qui mettait en fuite des centaines de reptiles, d'insectes, de crapauds se poursuivit encore quelques minutes ; à tout instant, ils étaient contraints de se détourner pour éviter des pierres tombées de la muraille et formant au pied de celle-ci des amas parfois considérables. Ce fut contre l'un de ces amas partant juste au ras de la voûte que tout à coup Toby se dressa, levant la tête en l'air et reniflant avec ardeur ; puis il gémit doucement en regardant sa maîtresse d'un air interrogateur. « Qu'est-ce que tu as, vieux ? » interrogea Coucou en le flattant de la main. Tu as senti une bêtise ? Ce n'est pas bien le moment de s'occuper de ça, entre nous, tu sais ? — Toby est très intelligent, opina Pauline en se laissant tomber sur un gros quartier de pierre, et, comme tous les chiens, il n'aime pas l'obscurité. Peut-être sent-il qu'en haut de cet éboulement, il y a une issue ? — Mais, objecta le Parisien, s'il y avait une issue, on verrait le jour. C'est à peine si le soleil doit être couché à l'heure qu'il est. — A moins que la brèche soit si complètement obstruée par la végétation que la lumière ne pénètre pas. Celle

que j'avais découverte, moi, pour me cacher, était dans ce cas. — Alors, il n'y a qu'à grimper jusqu'en haut. Seulement, gare les serpents ! Généralement quand ils entendent du bruit et qu'ils voient de la lumière, ils se sauvent. — En tout cas, conclut le gamin, c'est à essayer, je n'ai pas envie de me fixer ici pour le reste de mes jours, moi. Ce n'est pas que le loyer soit trop lourd pour moi, mais, décidément, ça manque par trop de confort moderne ! »

XI

Retour à la lumière.

Quoiqu'il eût hâte d'être fixé et que le temps pressât à cause de Pauline, Coucou n'en prit pas moins la précaution de « bombarder » selon son expression, à l'aide de pierres grosses et petites, l'éboulis qu'il voulait escalader, afin d'en écarter les reptiles, puis, confiant la torche à Pauline, il commença à grimper. L'opération ne laissait pas d'être pénible, mais il n'y avait guère que quatre à cinq mètres de hauteur à franchir, et au prix de quelques éraflures, il parvint enfin au sommet. Là, il eut un instant de désespoir,

parce que partout la muraille était pleine : épaisse d'au moins deux mètres et demi, elle n'était entamée que sur une profondeur sensiblement moindre. Pourtant, en y regardant de près, il crut voir filtrer, à travers les joints des pierres qui la formaient, un rayon de lumière. « Allons, fit-il tout bas, il faut passer par là, coûte que coûte. Au travail. » A l'aide de sa hache, et au risque de provoquer un formidable écroulement, il attaqua les moellons qui lui parurent moins solidement assujettis, et parvint sans trop de peine à en retirer plusieurs ; le ciment qui jadis les avait réunis tombait du reste en poussière.

Enfin, après dix minutes d'un travail acharné, il poussa un cri de triomphe ; la brèche était ouverte, et les rayons du soleil couchant pénétraient dans leur sinistre et sombre prison ! « Brave Toby, s'exclama-t-il, c'est encore lui qui a fait cette découverte ! Ce n'est pas un chien, c'est une perle, cette bête-là ! Quand il aura des petits, j'en veux un, pourvu qu'il ressemble à son papa. Encore un peu de courage et il y aura du bon. » Et, avec fureur, il se mit à secouer les pierres et à les projeter au dehors. Bientôt, il put passer sa tête par l'issue qu'il venait d'ouvrir. « Hum ! fit-il, c'est haut. Pour

moi ce n'est pas grave, j'en ai vu d'autres, mais Pauline ! Oh ! non, vrai, ça devient abusif toutes ces manigances... Bon sang, j'ai trouvé un truc ! » Il acheva vivement d'agrandir le trou de façon qu'on s'y pût glisser sans difficulté, puis se retournant, appela sa petite amie. Elle ne lui répondit pas, mais Toby se mit à gémir plaintivement.

En quatre sauts, il fut auprès d'elle : la pauvre enfant était tombée en défaillance, et, privée de sens, elle gisait sur le sol. Pour une fois, le Parisien s'affola : comment la ranimer ? Il la secoua, l'appelant d'une voix étranglée, et finalement, lui versa sur le front la presque totalité du breuvage qui restait dans sa gourde. Elle ouvrit péniblement les yeux. « Non, fit-elle si bas qu'il l'entendit à peine, laissez-moi, Coucou, je vais mourir. » Et elle s'évanouit à nouveau. Tragique, l'air égaré, Coucou se redressa les poings tendus vers le ciel, mâchonnant des « bon sang de bon sang de malheur de tonnerre de sort ! » sans savoir ce qu'il disait. Et tout à coup, il sauta sur la torche, la ramassa, cria : « Toby ! Reste là ! Garde ta maîtresse ! » Et comme un fou, il prit sa course, refaisant le chemin qu'il venait de parcourir, sautant par-dessus les obstacles qu'il apercevait à peine, se heurtant

parfois aux murailles, tombant, se relevant, retombant encore. Ainsi, enfin, parvint-il au « trou » auprès duquel s'était déroulé le combat.

Escalader l'énorme monceau de pierres qui lui avait servi d'abri fut l'affaire d'un éclair, et il se trouva sur le champ de bataille. Il était si complètement hors de lui, qu'il ne s'aperçut point qu'il n'y avait pas là que des morts ; deux hommes, de ceux qu'il avait abattus, gémissaient et, soulevés sur une main ou un coude, essayaient de se redresser. A sa vue, l'un d'eux se laissa tomber sur le sol, gardant l'immobilité, l'autre d'une main défaillante, chercha une arme qu'il n'eut pas la force de soulever ; mais le Parisien se souciait bien d'eux ! Il se rua vers l'un des morts, s'empara de la petite outre en peau de bouc qu'il portait au côté, arracha le bouchon. « Du whisky, s'écria-t-il. Bon ça ! Après, après... »

L'homme était muni d'une sorte de carnassière qui fut éventrée d'un coup de couteau, elle recérait des trésors : des biscuits, de la viande séchée, un morceau de daim tout récemment rôti. « Ah ! vrai, hurla le gamin, c'est bien des malins pour n'avoir pas pensé à ça plus tôt. Imbécile, va, buse, tourte, consommé d'andouille ! » Sa torche se consumait, il en ramassa une

autre encore presque entière qui s'était éteinte au cours du combat, et, emportant ses provisions, se lança à nouveau sur la route qu'il venait de parcourir, sans même remarquer les clamours des deux blessés terrifiés à l'idée de la mort horrible qui les attendait...

Quand il fut de retour auprès de la fillette, il trouva Toby couché sur elle, s'efforçant de la réchauffer et lui léchant consciencieusement le visage. Il eut beaucoup de peine à chasser la pauvre bête et quand il y eut réussi, il écarta de force avec son couteau les dents contractées de la pauvre Pauline et lui versa dans la bouche quelques gouttes de whisky : elle ouvrit les yeux, et un peu de sang monta à ses joues livides. « Allons ! s'exclama le Parisien, ce n'est pas sérieux, cette idée-là, de faire dodo les uns sans les autres... sans compter, sceurette, qu'on est joliment mal installé ici pour faire un somme... Regardez : qui c'est-y qui a rapporté de bonnes chochoses pour sa petite Line ? C'est Coucou ! C'est ça qui va lui faire du bien à la petite Line ! Allons,achevons vite de nous réveiller et nous allons nous payer un de ces dîners comme on n'en ferait pas chez le bistro du coin, même en y mettant jusqu'à trente-neuf sous... comme des mylords, quoi ! » Il savait très bien

qu'après le jeûne certainement prolongé qu'avait subi son amie, il était essentiel d'être très prudent pour ce premier repas ; mais, sous ses apparences frêles, la gamine cachait une résistance surprenante : elle supporta sans en être incommodée l'ingestion de quelques aliments : du coup, elle en fut « retapée », comme le disait le gamin avec satisfaction. Tous deux se regardaient avec ravissement, en croyant à peine leurs yeux, se demandant s'il était bien vrai qu'ils fussent réunis, évitant de faire allusion aux scènes sanglantes qui venaient de se dérouler. « Coucou, disait Pauline, quand mon bon père Thomas nous aura rejoints, nous ne nous quitterons plus tous les trois, n'est-ce pas ? — Oui, oui, se hâtait de répondre le Parisien, c'est ça, quand Thomas nous... on restera ensemble sans jamais plus se quitter jusqu'à ce qu'on casse sa pipe. »

Il s'accordèrent là une grande heure de repos, dans une quiétude qui leur paraissait délicieuse après les terribles périls auxquel ; ils venaient d'échapper. Mais au dehors, le jour déclinait, et quand il jugea sa sœurlette en état de marcher un peu, le Parisien déclara qu'il fallait songer à « se tirer des flûtes ». Il s'empara de son lasso que, par bonheur, Pauline avait conservé roulé autour de

sa taille, après en avoir délivré le chien, le lia solidement sous les épaules de son amie, et, tenant lui-même l'autre extrémité, recommença l'escalade de l'éboulis, non sans avoir pris l'utile précaution de se livrer à un vacarme effroyable « pour faire décaniller les sales bestioles. » Puis il invita Pauline à monter jusqu'à lui en s'aidant des pieds et des mains, tandis qu'il la soutiendrait en la hâlant à lui. L'opération s'accomplit sans accident, et la fillette, presque épuisée par cet effort, prit pied enfin auprès de son ami ; avec une joie enfantine, elle passa sa tête par la brèche, contemplant avec joie la vallée verdoyante. « Pour sûr, approuva le gamin, que c'est un peu moins « toquard » que notre résidence actuelle ! Seulement maintenant, attention à la culbute ! » Il s'agissait de franchir sans accident les quatre mètres environ qui séparaient la brèche du sol extérieur : le lasso fit son office, et Pauline fut déposée saine et sauve sur l'herbe où elle s'allongea avec délices. Ce fut ensuite le tour de Toby, qui se laissa fabriquer et revêtir une sorte de harnais destiné à le descendre jusqu'au bas sans l'étrangler. Quant à Coucou, désireux d'emporter son lasso et de donner en même temps à sœurette un échantillon de ses multiples talents, il

entreprit de s'accrocher seulement aux saillies de la muraille, ce qui, une pierre s'étant descellée sous son poids, eut pour résultat de lui valoir la culbute dont il avait averti Pauline de se garer. Il se releva d'ailleurs sans aucun mal, selon son habitude. « Ouf et reouf ! fit-il en aspirant à pleins poumons l'air pur de cette soirée merveilleuse, enfin, nous voilà sortis de ce trou à rats ! Ma foi, je peux bien le dire maintenant, j'ai bien cru que nous allions y laisser notre peau. Et sans Toby, ça aurait pu mal finir, en effet... Et tout ça, la faute à qui ? A Line, à ma petite Line qui avait eu cette idée baroque d'aller passer ses vacances dans ce séjour plein de délices champêtres, de rats, de crapauds, de salamandres, de serpents et autres citoyens non moins agréables à fréquenter. — Il faut me pardonner, Coucou, murmura-t-elle, si j'avais pu deviner que vous étiez là tout près, et que j'allais vous exposer à tous ces périls... Mais à l'idée de tomber aux mains de ce Rodriguez, j'étais comme folle. — Rodriguez n'était pas seul, fit brusquement le Parisien en la regardant en face, vous savez bien qu'il avait avec lui votre frère Lucien, et vous l'aimez bien pourtant, celui-là ! »

Elle devint rouge et détourna la tête

en balbutiant des paroles incompréhensibles.

« Bon, pensa Coucou, voilà déjà un point acquis : l'une des suppositions du père Ladomirsky est fausse, celle d'après laquelle elle aurait ignoré la présence de Lucien. Il ne reste plus que la seconde, celle où il insinuait que ce Lucien ne serait pas le frère de Pauline... à moins pourtant qu'il y en ait encore une ou plusieurs autres auxquelles il n'ait pas songé. Peut-être... Mais nous verrons plus tard à la confesser. — Coucou, dit en ce moment la fillette, évidemment pour tenter une diversion, savez-vous que votre joue saigne toujours? — Vrai? Je n'y pensais plus, ma foi. Il y a là-bas un ruisseau où je laverai ma trompette, après quoi nous verrons à regagner nos pénates. »

Après qu'il se fut fabriqué une espèce de compresse qu'il appliqua sur sa blessure d'ailleurs peu sérieuse et qu'il eut « bassiné » copieusement ses écorchures et celles de sa compagne, il s'orienta, et tous deux se mirent en route vers Pyzdry, s'amusant comme des enfants qu'ils étaient des gambades de Toby, absolument fou de se retrouver enfin en plein air. Tous les trois cents mètres il fallait s'arrêter pour faire reprendre haleine à la fillette, et ils parcoururent ainsi lente-

ment, deux kilomètres environ en contournant les ruines de « Nécropolis », où Coucou ne se souciait guère de s'engager. Ce fut alors qu'ils aperçurent, à quelque distance, un parti de cavaliers, parmi lesquels il reconnut facilement plusieurs de ses Cœurs-de-Feu.

Inutile de dire qu'il multiplia aussitôt les signaux et quelques instants plus tard, une douzaine de Polonais et d'Indiens arrivaient ventre à terre, les premiers criant : « Pauline, Pauline est retrouvée ! », les autres froids à leur ordinaire, mais tout de même heureux de retrouver leur jeune chef. Le premier mot de celui-ci fut : « Paonof, avez-vous vu Paonof ? » Personne ne savait rien de lui. Alors, Coucou exposa en quelques mots les événements qui venaient de se dérouler, et ses craintes au sujet du sort du malheureux jeune homme. Il est superflu de rapporter l'explosion de fureur des compatriotes de celui-ci quand ils apprirent qu'il avait sans doute été victime d'un attentat. Aussitôt une partie d'entre eux se portèrent vers les ruines, avec quelques Cœurs-de-Feu, tandis que les autres cavaliers, dont deux avaient pris en croupe Coucou et Pauline, se dirigeaient vers le village et qu'enfin un Polonais, s'en allait prévenir l'escorte de notre Parisien et de

Paonof qui, sans doute, les attendait toujours à l'entrée de la cité morte.

XII

Plan de campagne.

Le retour de Pauline, l'odyssée de la fillette et de Coucou, enfin l'agression contre Daniel Paonof que l'on avait retrouvé si grièvement blessé que ceux qui le soignaient n'osaient répondre de lui, avaient produit dans Pyzdry une émotion dont la violence se devine facilement.

La furur contre Rodriguez, à qui il était impossible de ne pas imputer la responsabilité des derniers événements, avait pris des proportions telles que des gens d'ordinaire très paisibles ne parlaient de rien de moins que de se lancer à ses trousses, de le rejoindre et d'exiger réparation ; mais il était loin sans doute, et de plus raisonnables citoyens calmèrent ces exaltés. Sur les instances de Coucou, on s'était pourtant décidé à envoyer quelques hommes explorer l'aqueduc, avec mission d'en rapporter ceux des adversaires de notre Parisien qu'ils trouveraient encore vivants, et d'inhumer décemment les

autres. Quant à Pauline, elle avait repris sa place chez les époux Ledomirsky, où elle recevait les soins d'un ami de ceux-ci qui possédait quelques connaissances médicales.

Inutile de dire que Coucou fut comme il convenait, félicité de sa vaillance, et que sa réputation s'en accrut ; le brave Toby lui-même reçut de multiples témoignages de la considération générale sous forme de morceaux de sucre et de savoureux os à moelle.

Malgré sa fatigue, le gamin se coucha tard. D'abord, il avait entrepris de recueillir quelques renseignements des deux blessés, que vers dix heures du soir, des Polonais retour de l'aqueduc ramènerent au village. L'un d'eux était peu grièvement atteint — c'était celui qui avait reçu sur la tête un coup de plat de hache, — mais faisait semblant de souffrir abominablement, afin d'éviter de répondre ; quant à son compagnon, son état interdisait qu'on espérât tirer quelque chose de lui. Ensuite Coucou voulut interroger Pauline sur le sujet qui le tracassait maintenant par-dessus tous les autres : sa parenté, réelle ou supposée, avec Lucien Leclercq. Mais le père Ledomirsky s'opposa à cet interrogatoire, car l'enfant, à la suite de ces épreuves, était

maintenant dans un état de surexcitation nerveuse qui commandait les plus grands soins. Toutefois, Coucou acquit la conviction que le nom des Susquehann ne lui était pas inconnu, et qu'elle l'avait entendu prononcer à plusieurs reprises par Thomas, d'une façon plutôt sympathique : c'était déjà une indication. Pour le reste, pour les circonstances de sa fugue, elle se renferma dans un mutisme obstiné, déclarant qu'elle parlerait plus tard, mais que pour le moment, elle était si fatiguée... Et il suffisait de la considérer pour reconnaître que ce n'était pas là seulement un prétexte.

Coucou eut beaucoup de mal à se délivrer des démonstrations d'amitié de Carbougnat et de Vanderchop. Car, si invraisemblable que paraisse la chose tout au moins pour le second, ils n'avaient rien trouvé de mieux pour fêter leur retour à une vie à peu près civilisée que de se griser affreusement — à quoi leurs hôtes polonais, très amusés, avaient du reste aidé de leur mieux. Ils obligèrent le « chachem », comme disait Carbougnat, à leur raconter l'histoire de ses tribulations dans le maudit aqueduc, et comme il en arrivait au récit des souffrances endurées par Pauline, l'aéronaute fondit en larmes. « Chi ch'est permis, sanglotait-

il, une petite chi mignonne, chi charmante (il ne l'avait encore jamais vue) ! Cha attendrirait toutes les roches du Puy-de-Dôme. » Pour montrer que lui aussi avait le cœur sensible, probablement, Vanderchop aussi se mit à pleurer en criant. « Pour une fois godfوردом, ça est affreux des choses comme ça, sais-tu, vous autres ! » Si bien que Coucou, riant aux larmes — lui aussi — se vit dans l'impossibilité de continuer, et qu'alentour les braves Polonais se tordaient comme il ne leur était certes pas arrivé depuis l'époque où ils avaient quitté leur patrie.

S'étant enfin arraché à ces effusions, le gamin avait rejoint ses Cœurs-de-Feu à leur bivouac. Là, il s'était remis aux soins de l'un d'entre eux habile en l'art de soigner les plaies et blessures par les plantes, qui avait apposé sur ses plus notables éraflures des pansements grâce auxquels il n'y paraîtrait plus dans trois jours ; ensuite de quoi, il tint conseil avec Arroonah et Lenapua. Pour l'instant Coucou voyait plusieurs buts à poursuivre ; retrouver miss Angelina Susquehann, — à supposer qu'elle fût encore en vie et que sa trace eût été retrouvée, — se mettre en communications au plus tôt avec le colonel Lake-Evans s'il avait

eu la patience d'attendre les Cœurs-de-Feu au rendez-vous fixé, s'informer des faits et gestes de don Rodriguez Sancha afin d'aviser aux moyens de lui jouer encore quelques mauvais tours ; — prévenir Bill-Bull, le sachem des Cœurs-de-Feu, non pas de la destruction du convoi de poudre dont il était certainement déjà informé, mais des pertes subies au cours de cette brillante affaire, afin qu'il envoyât un contingent de guerriers remplacer ceux qui se trouvaient hors de combat ; — enfin, rassembler les Bonnets-Noirs, dont une partie avec les blessés étaient actuellement fort éloignés de Pyzdry. Coucou, on le remarquera, ne s'occupait pas de Pauline, attendu que la fillette était manifestement hors d'état de voyager pour un temps impossible à déterminer.

En ce qui concernait Angelina, il n'y avait rien à faire tant que le Héron ne serait pas revenu avec des nouvelles de la jeune fille. Pour le reste, il fut décidé que trois guerriers munis de chevaux frais fournis par les Polonais, partiraient dès le lendemain matin vers le territoire des Cœurs-de-Feu où ils se mettraient en relations avec Bill-Bull. Quatre autres se jettéraient sur les traces de don Rodriguez, avec mission de se renseigner sur ses projets ; ceux-là devaient aussi passer

aux alentours de San-Pedro pour se rendre compte de l'état de la ville. Coucou de sa personne, aussitôt que possible, se mettrait en marche avec le reste de ses hommes, pour Pilcomayos où, l'on s'en souvient, avait été fixé le rendez-vous avec le colonel. Le point de rassemblement général de toute la troupe restait la vallée d'Ocatel, où après l'affaire de San-Pedro s'était dirigée la fraction des Cœurs-de-Feu chargée d'escorter les blessés et qui présentait ce double avantage de se trouver à deux jours de marche seulement de Pilcomayos, et d'être située à peu près à égale distance du territoire des Cœurs-de-Feu et de San-Pedro ; les renforts y rejoindraient donc facilement.

Tout étant ainsi arrêté, le gamin put enfin aller goûter — dans un lit, un vrai lit — un repos bien mérité. Il dormit comme une souche, et ne s'éveilla le lendemain qu'assez tard dans la matinée. A la porte des excellents Ladomirsky, les guerriers désignés par Arroonah pour la mission auprès de Bill-Bull, et la recherche de don Rodriguez attendaient ses instructions. Il les leur donna en quatre mots, termina par une de ces pittoresques et sympathiques harangues dont il avait le secret, et les ayant ainsi exhortés à se montrer dignes en toutes circonstances

de leur réputation et de leur chef, il assista à leur départ dissimulant son émotion sous une feinte impassibilité. « Quels drôles de cocos, pensait-il ; ils ne me connaissent ni d'Eve, ni d'Adam, et ils se feraient sans hésiter démolir sur un ordre de moi... qu'est-ce que je raconte : « ils se feraient ! » Je crois, qu'ils l'ont déjà fait, même quand je leur ai ordonné de marcher contre les Indiens comme eux, tels les Cheyennes, uniquement pour délivrer ces deux sacs à vin de Carbougnat et de Vanderchop. Et cela pourquoi ? Pourquoi m'obéissent-ils à moi, un gosse qui n'est même pas de leur race ? Il est vrai qu'ils ne sont pas de vrais Indiens : malgré ça... Enfin, ça fait tout de même plaisir de constater qu'on est un type dans le genre de Napoléon... parfaitement de Napoléon, puisque j'ai mes grognards moi aussi, avec cette différence qu'excepté Lenapua — qui a un sale caractère — à part ça, c'est un brave type — les miens grognent à la muette, en dedans. C'est égal, je serais bien curieux de savoir comment cela va finir... »

Il est certain qu'il ne s'attendait pas aux multiples et étranges péripéties qui l'attendaient encore.

La journée se passa dans le calme :

Pauline était en proie à une fièvre violente, l'aéronaute et le naturaliste, avaient tellement « mal aux cheveux » qu'ils avaient l'air complètement abrutis, les deux aventuriers blessés et prisonniers demeuraient obstinément muets, Daniel Paonof était toujours entre la vie et la mort. Coucou employa une partie de son temps à visiter le village nègre et les exploitations qui l'entouraient, et à assister aux exercices militaires des braves noirs qui, sous la direction de Polonais ayant jadis servi dans l'armée de leur pays ou d'autres nations civilisées, étaient devenus de vrais soldats manœuvrants à l'europeenne. Certainement, ils constituaient à l'heure actuelle, une force militaire avec laquelle il y aurait lieu de compter le cas échéant. Inutile de dire que le gamin fut l'objet d'ovations sans fin. Pendant ce temps, une cinquantaine de nègres et de blancs battaient les alentours dans l'espoir d'y découvrir quelques-uns des hommes que don Rodriguez avait laissés en observation autour du village, mais ils ne trouvèrent rien.

À la nuit tombante, les guetteurs que les Polonais entretenaient sans cesse dans des miradors dissimulés dans les bois, sur des points culminants, signalèrent l'approche d'un groupe de quatre

cavaliers qui étaient probablement des Bonnets-Noirs et dont les montures semblaient épuisées de fatigue. « Enfin, s'exclama Coucou, voici ce brave Héron ! Il va nous donner des nouvelles et je parie tout ce qu'on voudra contre n'importe quoi, et même contre rien du tout, qu'il va encore y avoir un tintouin pour bibi ! Songez donc ! Depuis hier soir, il ne m'était rien arrivé, vous ne pensiez pas que ça allait durer, peut-être. » Enfourchant son cheval, il se porta vivement au devant de ses guerriers.

XIII

Projets.

Les renseignements apportés par le Héron-qui-écoute et ses trois cavaliers n'étaient pas de nature à éclaircir les divers problèmes que sollicitait notre gamin. Pour les résumer en quelques mots, il en résultait qu'Angelina Susquehann, supérieurement montée, avait dû échapper aux Kioways, cela était à peu près certain. Mais ce qu'elle était devenue ensuite, il était difficile de le discerner, pour la raison qu'à une bonne demi-journée de marche (environ 25 kilomètres)

au nord du point où son malheureux père avait reçu la mort, les traces de sa monture rejoignaient celle d'une troupe nombreuse de cavaliers, composée partie de blancs, partie d'Indiens. Et comme à partir de ce moment, il avait été impossible de les retrouver, ces traces, et même de découvrir une seule piste s'écartant de la direction suivie par cette troupe, il convenait logiquement de conclure de là qu'Angelina s'était jointe à cette dernière. Maintenant, de quels éléments se composaient les coureurs de Prairie? Il n'y avait guère de doute : c'étaient là tout simplement don Rodriguez et son escorte d'aventuriers et de Kioways, retour de Pyzdry, de multiples indices l'indiquaient. Seulement, le Héron n'avait pu s'en rendre compte, parce que la poursuite du planteur l'eût trop écarté de son sachem, non plus que, bien entendu, il n'avait pu savoir quel accueil la jeune fille avait reçu.

« Bon, fit Coucou après avoir reçu le rapport du guerrier, tout ça, c'est tellement clair que je défie bien n'importe qui de rien y comprendre. Est-ce le hasard qui a conduit cette Angelina sur la route de notre ami don Rodriguez, ou bien savait-elle ce qu'elle faisait en se dirigeant de ce côté-là? Moi, je penche pour

la première supposition, parce que, si elle avait été des amis du susdit don, les Kioways ne l'auraient pas attaquée. Alors, qu'est-ce qu'elle va devenir?... Au fond, moi, je m'en bats bien un peu l'œil ; j'ai déjà assez de chiens à fouetter comme ça, et si je pensais que Pauline se décide à raconter ce qu'elle sait d'elle-même et de Thomas, probable que cette Angélina ne m'en dirait pas plus long qu'elle. Seulement Pauline va-t-elle se décider? Je me demande un peu ce qui peut bien l'obliger à tenir sa langue? »

Il ne devait pas tarder à avoir la réponse à cette dernière question. Comme, songeur, il rentrait à Pyzdry avec le Héron et ses hommes, il rencontra le père Ladomirsky qui venait au-devant de lui. « Pauline va un peu mieux, dit le brave Polonais, elle est plus calme et la fièvre a des tendances à diminuer ; aussi ai-je voulu saisir cette occasion pour essayer de l'interroger. Sans difficulté, elle m'a exposé tout ce que je désirais connaître de ses récentes aventures, qu'elle s'attendait à ce que don Rodriguez vînt tôt ou tard la réclamer et qu'en prévision de cette occurrence, elle avait profité des promenades aux ruines pour y chercher un réduit où elle pût, en cas de besoin, se dissimuler ; il y avait chez elle,

comme vous le voyez, résolution bien arrêtée. Elle m'expliqua aussi comment, ayant voulu desceller de la muraille, dans sa cachette, une pierre qui la gênait pour s'étendre, elle avait provoqué un éboulement sous lequel elle avait bien failli demeurer ensevelie : c'était à cet éboulement survenu quelques heures seulement après sa fuite de Pyzdry, qu'elle avait dû de se trouver enfermée, sans vivres, à l'endroit où vous l'avez trouvée. Mais quand j'aiguillai l'interrogatoire sur Thomas et sur Lucien, voici ce que, franchement, elle me répondit : « Non, grand-père (c'est ainsi qu'elle a pris l'habitude de m'appeler), il ne faut rien me demander, car je ne vous dirai rien. — Mais enfin, Pauline, c'est absurde ! Pourquoi ? Vous méfieriez-vous donc de moi ? — Oh ! grand-père, comment pouvez-vous croire une chose pareille ? Mais... mais... eh bien, voilà ! Thomas le Canadien m'a fait jurer, plusieurs fois, de ne jamais rien révéler à personne, sans son autorisation à lui, de ce que je savais... Un jour, grand-père, un jour, quelque temps après qu'il m'eût enlevée et prise avec lui, il me fit asseoir sur ses genoux, et il me dit : « Enfant, vous êtes bien petite, mais le malheur mûrit les jeunes caractères ; il y a des faits qu'il faut que vous

sachiez pour le cas où je viendrais à disparaître ; je vais donc vous les raconter... » Et là-dessus il me parla longtemps, répétant plusieurs fois la même chose, jusqu'à ce qu'il fût assuré que j'avais compris, et il me fit apprendre par cœur le nom et l'adresse des personnes chez qui sont déposées les preuves écrites de ce qu'il me confiait là... — Oh ! oh ! s'exclama Coucou, des preuves écrites, mais cela devient extrêmement curieux. Alors, outre cet assassinat de la famille Leclercq, il y avait encore autre chose dans l'histoire de ma pauvre sœur ? Quoi, je me demande quoi, par exemple ! En tout cas, tout cela est bien d'accord avec vos suppositions, et aussi avec les mystérieuses insinuations de ces Susquehann... N'empêche que nous ne saurons rien de Pauline. — Peut-être, opina Ladomirsky, si nous lui révélions, avec prudence, cela va de soi, que Thomas est mort... — Ah ! non, protesta énergiquement le gamin, pas cela ! Dans l'état où elle est, elle serait capable d'y rester... Non, non, rien ne presse, nous avons devant nous les semaines et les mois, les années et les siècles. Ça s'arrangera, ça s'éclaircira. — Votre avis est le mien, approuva le vieillard. Maintenant que comptez-vous faire ? » Coucou réfléchit, puis haussant les épaules

avec colère : « Toutes ces histoires, fit-il, ça commence à me tourner sur la boussole ; ça fait un méli-mélo dans ma pauvre caboche, pire que dans la boutique au père Mathusalem, un brocanteur vieux comme l'obélisque, qui venait chez nous, rue des Martyrs, acheter les chiffons-ferraille à vendre... Euh, je vais toujours aller voir ce colonel, ça me promènera. Après on verra. Je pense que vous ne verrez pas d'inconvénients à garder Pauline encore quelque temps ; qu'est-ce que je ferais d'elle, la pauvre gosse, par le temps qui court ? — Soyez tranquille, répliqua chaleureusement le Polonais, elle sera bien soignée... et bien surveillée, cette fois. Et si le Rodriguez revient à la charge, il sera reçu comme il le mérite. »

Il fut donc convenu que la troupe des Bonnets-Noirs s'accorderait encore un jour de repos, et que le surlendemain elle partirait avec son chef pour Pilcomayos. En attendant des jours meilleurs Carbougnat et Vanderchop resteraient les hôtes des habitants de Pyzdry ; ultérieurement, on aviserait aux moyens de leur faire gagner la côte. Il faut dire à la louange du capitaine, enfin remis de son « mal aux cheveux », qu'il protesta violemment, à toute force il voulait suivre Coucou. « Vous croyez que je ne chais pas

cogner, comme un autre? s'exclamait-il. Demandez donc aux Cheyennes, che qu'ils en penchent. — Oui, oui, répliqua Coucou, ça, je suis obligé de reconnaître que vous avez fait une jolie besogne avec votre trique. Malgré ça, papa, je ne veux pas de vous. — Mais pourquoi, bougré? — Parce que vous n'êtes pas assez débrouillard... — Chi on peut dire!... — Parfaitement, on peut! Croyez-vous que si vous étiez un type à la coule, vous seriez resté des mois sans trouver le moyen de vous « carapatter? » Non, non, papa, restez à Pyzdry, et si décidément, vous vous sentez pousser la vocation des aventures, employez votre temps, pendant que je ne serai pas là, à apprendre tout un tas de choses que vous ne savez pas — parce que, entre nous, votre éducation a été très négligée. — Moi, je chuis allé à l'école jusqu'à quatorze ans, monchieur. Et j'ai mon chertificat d'études, monchieur. — Oui! Et savez-vous dresser un cheval sauvage, lancer le lasso, couper une ficelle d'une balle de carabine à cinquante pas, reconnaître à la seule inspection des traces de leurs montures si les gens dont on suit la piste étaient des blancs ou des rouges, quel était leur nombre, quelle direction ils suivaient? Savez-vous vous guider à coup sûr dans

la Prairie, par le soleil le jour, par les étoiles la nuit? Quand vous aurez appris tout cela, je verrai, papa, si je peux vous accepter dans mes troupes. — Et puis, continua confidentiellement Coucou, entre nous, il y a autre chose. Je ne veux pas d'un phénomène avec moi ; tant que vous n'aurez pas effacé vos lunes, il n'y aura rien de fait! » Et l'infortuné aéronaute, baissant la tête, s'en fut avec un profond soupir ; car, hélas ! les peintures des Cheyennes tenaient bon et les eaux elles-mêmes du torrent issu des galeries souterraines où s'étaient en partie effacés les tatouages et enluminures de Coucou jadis, n'avaient pas eu de succès. Et c'était la grande terreur du pauvre Carbougnat, de rester toute sa vie un « phénomène ». Sa seule consolation, c'est que son visage était indemne, mais le corps, ah ! le corps. « Bah ! lui dit Coucou pour le calmer, vous en serez quitte pour porter un maillot quand vous voudrez piquer un plongeon, voilà tout. Maintenant, il y a un autre truc ; je connais un bonhomme à Paris, un coiffeur qui vend une pommade épatante ; il paraît même qu'il a eu un drôle de procès à ce sujet-là. Imaginez-vous qu'un de ses commis s'étant laissé par mégarde tomber un peu de cette pommade dans le creux de la

main, avait, huit jours plus tard, le susdit creux de la main couvert de poils. Et pas moyen de les faire passer ! Plus on en arrachait, plus il en repoussait. Or, tout le monde sait que, même n'aurait-on qu'un seul poil à cet endroit-là, impossible de rien faire de ses dix doigts, impossible de travailler, impossible de gagner sa vie. Qu'a fait le commis ? Il a intenté un procès à son patron, et il a eu je ne sais pas combien de centaines de mille francs de dommages-intérêts : dam, on ne pouvait pas l'obliger à mourir de faim, ce garçon... Alors vous voyez ce qui vous reste à faire ? Vous achèterez quelques pots de cette pommade, vous vous en frotterez tout le corps, et une semaine après, vous serez poilu comme un ours, de sorte qu'on ne verra plus vos lunes. A votre place, moi, je n'hésiterais pas. — Che galapiat che moque de moi, gémit l'infortuné capitaine, il n'y a pas de quoi rire, allez. » Et il s'en fut, navré, cacher sa tristesse chez son hôte, où il s'appliqua incontinent à noyer son chagrin au plus profond d'un verre de whisky.

XIV

Chasse à l'ours.

La dernière journée que les Cœurs-de-Feu passèrent à Pyzdry fut marquée par un monumental banquet auquel prirent part, outre Coucou et ses soldats bien entendu, toute la population du village polonais et celle de Libertad, le village nègre. Il fut servi dans la plaine à l'ombre des arbres, et dura depuis midi jusqu'à huit heures du soir ; quand il se termina, les Indiens et quelques Polonais âgés étaient les seuls qui eussent encore pleine connaissance d'eux-mêmes. Notre ami Coucou lui aussi était un peu ému ; quant à Carbougnat, et, horreur ! au savant naturaliste Vanderchop, ils dormaient depuis longtemps fraternellement allongés côte à côte, après s'être mutuellement juré une amitié éternelle, et s'être promis de ne plus jamais se quitter.

Le gamin qui, selon son expression, « avait le gosier en pente comme tout un chacun », s'était modéré afin d'être sûr de se trouver frais et dispos le lendemain ; quand il eut enfin réussi à se libérer des expansions des Polonais et des noirs, il

s'esquiva, s'en fut se fourrer la tête sous le jet d'une fontaine afin de dissiper les fumées des vins généreux, et, accompagné du vieux Ledomirsky, alla faire ses adieux à Pauline. La fillette, dont la santé se ressentait encore de la secousse qu'elle avait subie, était toute pâlotte, et se mit à pleurer quand elle apprit que son ami le Parisien allait la quitter. Il s'efforça de la consoler, et comme elle prononçait le nom de Thomas — qu'elle croyait toujours vivant — il lui demanda doucement : « Vous l'aimiez bien, Thomas, n'est-ce pas Pauline, autant que s'il avait été votre père? — Oh! oui Coucou, autant... Pourquoi me dites-vous cela? — Parce que, lui, il vous traitait comme sa fille, au point qu'au début, je me demandais si vous ne l'étiez pas vraiment. — Ne vous a-t-il jamais rien confié à ce sujet? fit-elle en hésitant. — Non, Pauline, répondit franchement le Parisien, mais... peut-être ai-je deviné ce qu'il ne m'a pas dit. Pourquoi avoir des secrets pour moi? Vous appelez-vous bien Leclercq? Êtes-vous réellement la sœur de Lucien Leclercq? » Elle ne répondit pas tout de suite, puis secouant la tête, murmura : « Puisque Thomas n'a pas cru devoir rien vous révéler, moi, je ne dois pas parler, je l'ai juré. — Soit, se résigna Coucou. Ce

que j'en disais c'était par intérêt pour vous. » Ils restèrent ensemble jusqu'à une heure avancée et il fallut que le Parisien fit appel à toute son énergie pour se résoudre à se séparer de sa petite amie, non sans lui avoir formellement promis de limiter son absence au strict nécessaire et de revenir bientôt... avec Thomas, dont il n'avait pas eu le courage d'apprendre la mort à la pauvre enfant.

Le lendemain, au lever du soleil, les Cœurs-de-Feu se mettaient en route, escortés par de nombreux cavaliers blancs et noirs qui les accompagnèrent durant trois lieues ; bon nombre de ceux-ci n'eussent pas demandé mieux que de se joindre à eux, mais Coucou avait refusé leur concours : les Bonnets-Noirs devaient rester les Bonnets-Noirs. Bientôt la petite troupe, forte d'une vingtaine de guerriers seulement en raison du départ des détachements chargés de se rendre auprès de Bill-Bull, et de retrouver don Rodriguez, arpenta à nouveau la Prairie, se dirigeant vers Pilcomayos, dans la direction du nord-ouest. Le temps était subitement devenu relativement frais, d'ailleurs on approchait à la fois de l'hiver et des hautes montagnes. Les chevaux, tous frais, trottaient avec ardeur ; après ces quelques jours passés au milieu des lieux

habités dans un bien relatif, le Parisien respirait avec ivresse la brise vivifiante qu'animait encore la vitesse de sa course, et il songeait : « C'est égal, quand je pense que, sans cette histoire du ballon, je serais resté toute ma vie enfermé dans un atelier, avec juste ce qu'il faut d'air pour en pas faire « couic » comme un canard qu'on étouffe,  a me fait froid dans le dos. Hein !   quoi tient la destinée, tout de même ! » Ces philosophiques réflexions firent bientôt place à d'autres plus pratiques, et relatives aux multiples péripéties au milieu desquelles il évoluait. Si seulement il retrouvait Ang lina Susquehann, voilà peut-être qui lui donnerait la clef de l'énigme que constituait la naissance de Pauline. Mais où la chercher ? Et que pouvait bien, maintenant, mijoter don Rodriguez ? Qu'allait lui apprendre le colonel ? Toutes questions qui le tracassaient fort.

Dès le deuxième jour de marche, la troupe s'engagea dans ce que les Indiens appellent les montagnes de l'Ouest, autrement dit les Montagnes Rocheuses ; la marche le long du flanc abrupt de ces chaînes sauvages, dans les vallées profondes, devint pénible, et il se mit à faire presque froid : habitués à la chaleur de la plaine, Coucou et ses hommes commen-

cèrent à souffrir et le sachem envoyait au diable ce colonel américain « qui lui donnait rendez-vous dans un pays où l'on passe son temps à souffler dans ses doigts, et à se frotter le bout du nez pour l'empêcher de geler, tandis qu'il existe tant d'autres endroits où il fait un si bon soleil ». Mais il ne lui vint pas à l'esprit de retourner en arrière : il en avait vu d'autres.

Le troisième jour, la neige se mit à tomber : c'était la première fois que notre gamin assistait à ce phénomène depuis son arrivée au Texas. À la plus prochaine halte, bien entendu, il n'eut rien de plus pressé que de s'aller cacher derrière un rocher et de bombarder ses guerriers à coups de boules de neige. Ceux-ci, un moment surpris, ne tardèrent pas à prendre goût au jeu et ce fut un homérique combat qui se prolongea une demi-heure durant et où, parmi les belligérants nul n'aurait reconnu ces Indiens froids et figés dans leur impassible dignité.

La nuit qui suivit fut pénible, à cause d'une bourrasque de neige qui s'abattit sur le camp. Les chevaux plus encore que les hommes souffrissent du froid et Coucou en venait à se demander s'il ne vaudrait pas mieux renoncer à pousser plus avant, quitte à se résigner à un vaste détour pour gagner Pilcomayos ou

la vallée d'Ocatel. Le lendemain matin, un incident vint faire trêve à ses hésitations. Comme l'on s'apprêtait à seller les montures, un guerrier qui s'était écarté revint à toutes jambes annonçant qu'il venait d'apercevoir un ours ; il ne fut plus question de départ, car les Cœurs-de-Feu sont des chasseurs déterminés. Une demi-douzaine d'hommes demeurèrent au camp, le reste, avec le sachem à sa tête, se déploya en tirailleurs, à pied bien entendu, dans la direction indiquée. La piste, facile à suivre, fut vite retrouvée ; elle s'enfonçait dans un ravin étroit et encaissé entre deux murailles escarpées, au demeurant assez peu engageant. « Zou ! fit Coucou bouillant d'ardeur, allons-y. Il y a assez longtemps que nous faisons la chasse aux bêtes féroces à deux pattes, passons à celles à quatre pattes ». A tout hasard, quelques guerriers s'établirent à l'entrée du ravin, les autres y pénétrèrent, le doigt sur la détente. On parcourut ainsi, fort malaisément à cause de la neige déjà épaisse, plusieurs centaines de mètres jusqu'au moment où les traces, escaladant le flanc gauche de la ravine, disparurent derrière un rocher où, probablement s'ouvrait la tanière de l'animal.

« Pas d'erreur, opina le gamin, faut grimper, bien que la pente ait l'air un

peu raide ; je me croirais déshonoré pour le reste de mes jours si nous restions en panne après être venus jusqu'ici ». Mais chacun sait que les ours passent, malgré leur lourdeur apparente, là où des hommes sont forcés de s'abstenir. C'est pourquoi, parvenu au tiers de la hauteur, avec les deux Cœurs-de-Feu qui l'avaient suivi, Coucou glissa sur la neige et roula jusqu'en bas, sans heureusement se faire grand mal. Furieux et riant en même temps, il recommença son ascension, et cette fois parvint avec ses deux auxiliaires jusqu'au rocher. Ainsi qu'ils l'avaient prévu, une grotte s'ouvrait derrière, et les traces des pas de l'énorme animal s'y enfonçaient. Mais l'entrée était tellement obscure que c'eût été folie de s'y hasarder, et nul n'avait songé à se munir des accessoires nécessaires pour faire de la lumière. « Têtes de linottes que nous faisons, s'exclama le gamin, comment allons-nous sortir de là, à présent ? Pourtant je veux mon ours, ou sans ça je pleure. Allons, les copains, vous qui êtes des lascars « à la coule », trouvez un truc, quoi, puisque je vous dis que je veux mon ours ! »

L'un des Cœurs-de-Feu déchargea ses pistolets dans la grotte, espérant décider ainsi le plantigrade à se montrer, mais ce

fut en vain. « Il y met de la mauvaise volonté, le monstre, grogna Coucou. Mais je suis plus entêté que toi, mon vieux, je vais m'installer ici, et quand tu montreras le bout de ta vilaine binette... pan, dans l'œil ! » Mais les Cœurs-de-Feu ne paraissaient pas disposés à suivre cet avis ; ils discutaient entre eux à voix basse, examinant avec inquiétude le ciel couvert de nuages et qui avait pris une singulière teinte cuivrée ; par intervalles, une courte et violente rafale hurlait dans les vallées. « Bon, bon, fit le Parisien avec impatience, il va y avoir du tabac, c'est entendu. Et après ? Ce n'est jamais que du vent ! Moi aussi je fais du vent, quand je veux ! » Et pour preuve, gonflant ses joues, il se mit à souffler de toutes ses forces. Mais les Indiens lui ayant exprimé la crainte qu'il se préparât une terrible tempête comme il ne s'en produit que dans ces régions où tout est excessif, et que le camp fût mal placé pour y résister, il y renvoya son personnel avec ordre de l'installer en un lieu mieux choisi, ne gardant avec lui que les deux guerriers qui l'avaient suivi. L'un d'eux était Arroonah, l'autre, un jeune Cœur-de-Feu qui s'appelait le Chien-Blanc. Vivement, le reste de la troupe fila, et les trois compagnons, s'étant convenablement

postés et dissimulés, attendirent que l'ours voulût bien paraître.

Ils eussent sans doute été moins paisibles s'ils s'étaient doutés des conséquences qu'allait entraîner cet assaut à l'entrée de la tanière d'un vieux plantigrade retors et rusé, qui ne voyait nullement l'utilité de s'offrir à leurs coups, et préférait rester bien tranquillement chez lui.



*La suite de ce roman paraîtra
dans le prochain volume intitulé :*

Le Poison qui rend fou

GASTON CHOQUET

LES AVENTURES DE COUCOU
GAMIN DE PARIS
Au Pays du scalp

Le volume : 20 centimes



TITRE DES VOLUMES PARUS :

1. Les Martyrs du Texas.
2. La Revanche des Opprimés.
3. Le Trésor des Toltèques.
4. Dans le Repaire du Tigre.
5. La Statue de la Caverne.
6. Le grand Chef des Bonnets-Noirs.

Envoy franco de chaque volume contre 25 centimes
en timbres-poste, adressés à Mignonne Bibliothèque, 3, rue de Rocroy, Paris (X^e.)